LA

FORÊT BLEUE

PAR

JEAN LORRAIN

Avec un Dessin d'après SANDRO BOTTICELLI

O feuillage, tu m'attires,
Un Dieu t'habite et je crois
Que la ronde des satyres
Tourne encore au fond des bois.

VICTOR HUGO
(*Chansons des Rues et des Bois.*)



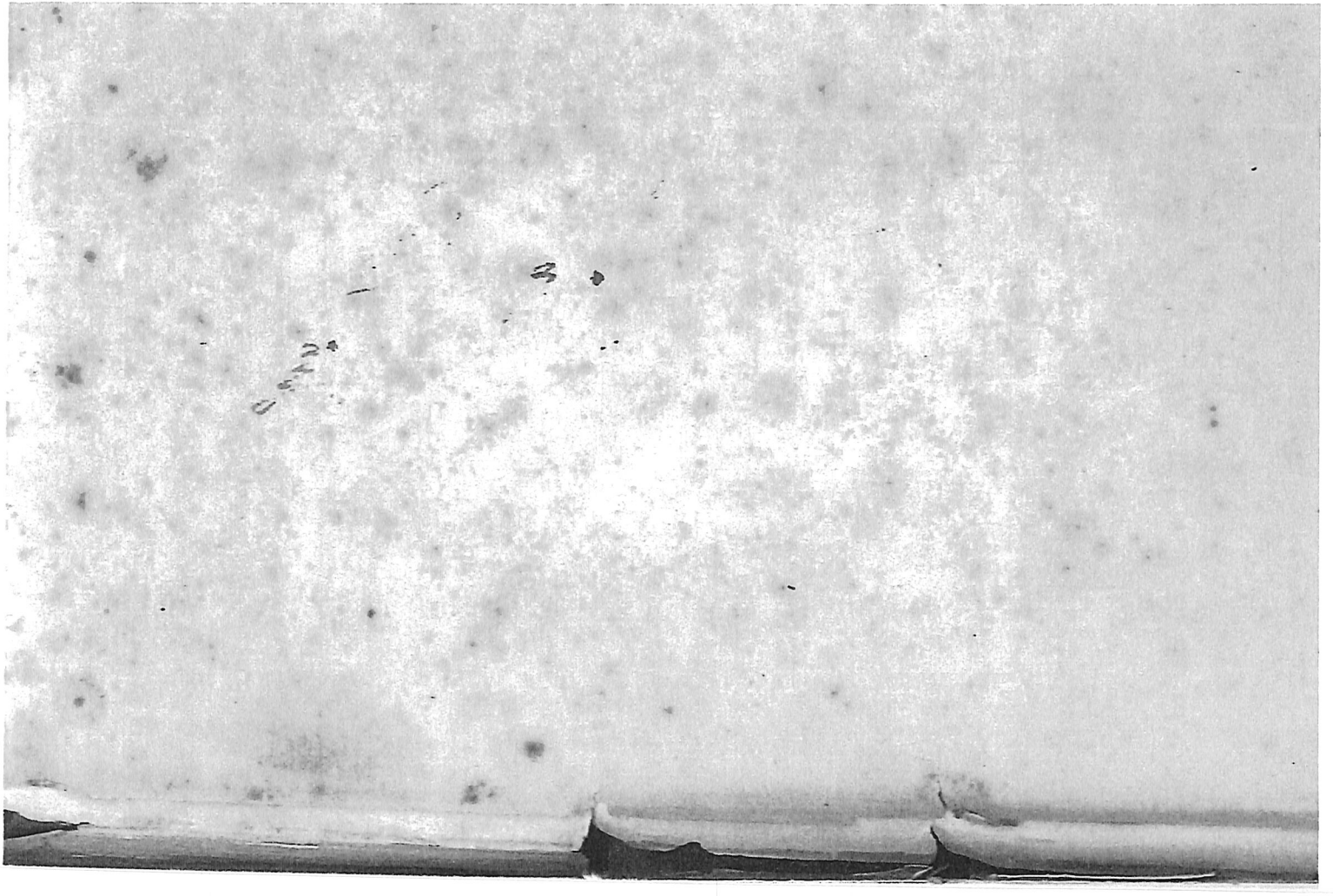
PARIS
ALPHONSE LEMERRE, EDITEUR
29-31, PASSAGE CHOISEUL, 29-31

M DCCC LXXXII

UNIVERSITAS BRUXELLENSIS

OUVRAGE : 081186

CIBLE



LA

FORÊT BLEUE

PAR

JEAN LORRAIN

Avec un Dessin d'après SANDRO BOTTICELLI

O feuillage, tu m'attires,
Un Dieu t'habite et je crois
Que la ronde des satyres
Tourne encore au fond des bois

VICTOR HUGO
(*Chansons des Rues et des Bois.*)



843.8
L893f

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, EDITEUR
29-31, PASSAGE CHOISEUL, 29-31

M DCCC LXXXIII

UNIVERSITAS BRUXELLENSIS
BIBLIOTHECA

A VICTOR HUGO

Chanteur errant des bois, poète ceint d'étoiles,
O magique oiseleur des divins inconnus
Que la nuit, cette fée, emporte dans ses voiles,
Toi qu'entoure en dansant un beau chœur d'enfants nus,
A toi la Forêt Bleue, *où frissonne et soupire*
L'écho des temps anciens éveillés à ta voix,
Des ægipans d'Orphée aux nymphes de Shakspeare,
Eternelle chanson des sources et des bois.

JEAN LORRAIN

Fécamp, Janvier 1883.

LE PAYS DES FÉES

ARIEL, chantant

Sur le dos de la chauve-souris je m'envole,
A la fin de l'été gaiement.

La Tempête. — SHAKESPEARE.



LE PAYS DES FÉES

A LÉON CLADEL

Nisa, Myrto, Lydé, Philodocé, Néére....
De cépée en cépée un appel de voix claire
Sonne, et de combe en combe un bruit de pas divins

S'éloigne, un rai d'étoile argente la broussaille,
Des blancheurs d'aubépine enneigent les ravins
Et l'air ricane, empli des cris vagues et vains
Des fleurs, qu'un vent rôdeur et fou baise et chamaille.

Reines au temps d'Arthus et dryades jadis,
Oriane, Uelda, des noms charmants de fées,
Triomphants comme un bruit de robes étoffées
Qu'on froisse, ont lui dans l'ombre, et les tertres verdis

Sont encore effleurés, comme au temps d'Amadis,
Par le groupe adoré des princesses tragiques
Et la lune à leurs pieds trace des ronds magiques.



L 2

DIANE

A THÉODORE DE BANVILLE

La lune est claire au ciel, et, de neige palie,
La chaîne à l'horizon des monts de Thessalie
Brille dans l'air muet : la chasse est loin encor.

Sous sa veste brodée errant de roche en roche
Le pâtre grec, épris des souvenirs d'Athor,
En vain cherche à surprendre un vague appel de cor ;
Les dieux, qu'il a trahis, évitent son approche.

Diane a déserté les bois de Cythéron
Et sur sa trace ont fui les nymphes et l'émeute
Des trompes et des cerfs éventrés par la meute...
Elle a cédé l'Hellade au nain vert d'Obéron ;

Et les monts de Judée et le torrent Cédron
Voient, les vendredis saints, hurlante, échevelée
Passer la meute en feu de la grande exilée.

HÉRODIADE

A THÉODORE DE BANVILLE

Au fauve appel des cors, au bruit rageur des cistres
La grande Hérodiade et ses nymphes sinistres
Sur des balais fourbus chevauchent en plein ciel.

Des démons accrochés aux crins de leurs cavales,
Elles vont, ventre à terre, au-dessus d'Israël
Et la haine implacable, éclair froid et cruel,
Luit dans leurs grands yeux morts, emplis de larmes pâles.

Entre leurs poings crispés serrant leurs fronts muets,
Sous les grands ciels de cuivre et les lunes brumeuses,
Au dessus des détroits et des villes fameuses,
Elles vont emplissant l'air de grands coups de fouets ;

Et dans des cors d'airain des nains aux bras fluets,
De Sicile en Brabant, de Mayence à Grenade,
Clament : « Chrétiens, voici la chasse Hérodiade. »

DAME HABONDE

A THÉODORE DE BANVILLE

Aux sons des cors vengeurs la chasse errante et blême
S'enfonce à l'horizon des vieux monts de Bohême
Et là, sous les pins noirs, dans un ravin pierreux

Une fois l'an fait halte, et la meute damnée
Va pouvoir enfin boire au torrent sulfureux
Et, lasse, Hérodiade enfin de ses yeux creux
Va pouvoir essuyer les pleurs de l'autre année,

Quand tinte au clair de lune une cloche de fer
Fêlée, en rugissant la meute vagabonde
Détale, un vent maudit l'emporte et dame Habonde,
Cadavre au ciel errant, remonte et fuit dans l'air,

Emportant dans la trombe et le regret amer
Du passé, le cortège aujourd'hui satanique
Et jadis adoré de la déesse Unique.

VIVIANE

A LÉON CLADEL

Linus, aux bois de Crète errant, parmi les branches
Voyait fuir et tourner de vagues formes blanches
Qui riaient, et des pieds nus, dansant sur le thym

Et la menthe sauvage, égaraient Théocrite
En Sicile. En Bretagne, au temps d'un roi lointain,
Viviane, en riant de son rire argentin,
Pour captiver un mage, évoquait un vieux rite,

Un charme Assyriaque aux savants nombres d'or
Et svelte, demi-nue et d'iris bleus coiffée,
Les bras cerclés d'argent, dansait, lascive fée,
Sur le rythme endormant des prêtresses d'Endor.

En vain pour l'éveiller Arthus sonna du cor,
Le vieux barde oublié dort dans Broceliande
Et les harpeurs gallois ont gardé la légende.

TIPHAINE

A LÉON CLADEL

Tiphaine, elle, invisible, au bord des fondrières
Errait au clair de lune, et les roses bruyères,
Se haussant sur leur tige en fleurs, baisaient sa main.

De peur qu'un indiscret rôdeur voulut la suivre,
Elle marchait pieds nus, et, sur ses pas, un nain
Refermait la broussaille obscure, et son hennin
Se profilait en noir sur le grand ciel de cuivre.

Tambourinant des doigts sur un miroir poli
L'appel aux quatre vents de l'espace sonore,
Elle faisait chanter la rouge mandragore,
Puis, tournoyant trois fois sur un rythme joli

Et tendre, elle cueillait enfin la fleur d'oubli,
Dont l'essence mêlée au suc des jusquiames
Rend la vigueur au mâle et la jeunesse aux femmes.

ORIANE

A LÉON CLADEL

Oriane la fée était l'effroi du pâtre....
Vaguement entrevus dans son antre bleuâtre,
Dormaient, las et charmés, des preux casqués d'orfrois.

Allumant les joyaux et les claires simarres,
Une lune fantasque aux rais glauques et froids
Glissait dans la caverne et les beaux palefrois
Paissaient l'herbe à l'entrée, harnachés de cuirs rares.

Guidé par la huette ululant dans les bois,
Amadis vint au seuil de la grotte divine
Et, devant la lueur emplissant la ravine,
Le sire errant, sans crainte, ayant corné trois fois

Sans réponse, entra, lui, dans l'antre et, de ses doigts
Déchirant le rideau de lierre et de liane,
Pour ce geste hardi, fut aimé d'Oriane.

MÉLUSINE

A GUSTAVE MOREAU

En robe orientale en coiffe sarrazine,
Au parapet jauni la pâle Mélusine
S'accoude et l'avenir est son souci poignant.

Devant l'horizon rouge aux créneaux accoudée,
Elle songe au destin des futurs Lusignan,
Soudain prise à l'aspect de ce grand ciel saignant
D'un vaste et morne ennui des beaux soirs de Judée.

Elle sent, triste et lasse, aux derniers rais du jour
Venir l'heure du charme et des métamorphoses,
Et ses yeux prévenus veulent voir dans les roses
Du couchant, un adieu du monde à son amour.

Déjà grêle et visqueuse au sommet de la tour,
Elle voit ses bras nus verdir sous les écailles
Et le froid du serpent la saisit aux entrailles.

URGÈLE

A GUSTAVE MOREAU

Au pied de la falaise, où clament des cris vagues,
Sous les arches de pierre, où dans le bleu des vagues
Miroite et reluit l'algue aux longs cheveux errants,

Urgèle aux yeux verts d'onde, aux yeux verts de couleuvres
Parmi la floraison des varechs odorants,
Tend sa main aux baisers des noyés transparents
Et sourit aux instincts des crabes et des pieuvres.

Prise aux reflets du sel et du corail amer,
Une aurore captive emplit les madrépores
Et la rumeur des flux monte aux voûtes sonores,
Où des goëlands fous se heurtent, essaim clair.

Sous la porte géante, où sonne un bruit de fer,
Urgèle, assise au bord de sa grotte marine,
Songe et l'odeur des morts dilate sa narine.

MORGANE

A GUSTAVE MOREAU

Un pâle clair de lune allonge sur la grève
L'ombre de hauts clochers et de grands toits, où rêve
Tout un chœur de géants et d'archanges ailés.

Pourtant la ville est loin, à plus de deux cents lieues :
La dune est solitaire et les toits dentelés,
Les clochers, les pignons et les murs crénelés
Sur le sable et les flots montent en ombres bleues.

Au fond des profondeurs du ciel gris remuées
Toute une ville étrange apparaît, des palais,
Des campaniles d'or, hantés de clairs reflets,
Et des grands escaliers croulant dans les nuées.

Leur ombre grandissante envahit les galets
Et Morgane, accoudée au milieu des nuages,
Berce au dessus des mers la ville des mirages.

LE PAYS DES NIXES

RHEINGOLD

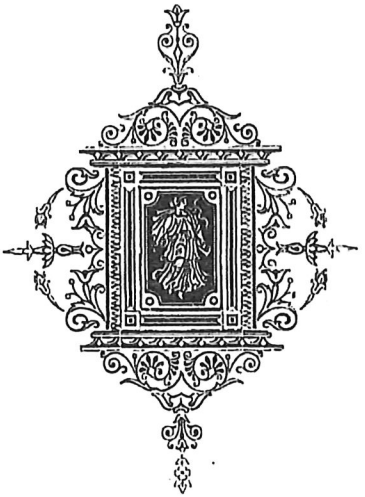
À MADAME JUDITH GAUTIER

Perles claires des eaux, d'aube et de joncs coiffées,
Dans le vague du gouffre émergent, lentes fées,
Voguelinde et Flosshilde et l'ombre est leur écrin.

Dans l'onde errante et froide autour de l'or du Rhin,
Au pied du roc énorme, où son éclat sommeille,
Tutélaire et joyeux, leur essor ailé veille
Et leur rire ruisselle irraisonné, sans frein.

« *O rieuse, ô lumière, implore leur refrain*
» *Viens allumer la roche aurifère et vermeille,*
» *Viens, baiseuse de l'or !* » *et la clarté s'éveille*
Autour du bloc, où tremble un trouble jour marin.

Le clair éveil de l'or emplit, roi souverain,
L'abîme et, saisissant Voguelinde et Velgonde,
Flosshilde autour du maître ouvre et conduit la ronde.



SONNETS MORNES

✻

AURUM



LE CIBOIRE

A LECONTE DE LISLE

De mon cœur vide et froid j'ai fait un grand ciboire
D'or fauve, rehaussé d'améthyste et d'émail,
Où perlent goutte à goutte en larmes de corail
Le sang de mon amour et le sang de ma gloire.

Entre le crucifix et le missel d'ivoire
Il resplendit dans l'aube ardente d'un vitrail
Et, nimbé de rayons, de la nef au portail
Eclaire, astre mystique et rouge, l'ombre noire.

Prêtre sans Dieu, fidèle au souvenir amer,
Je reviens chaque jour, blême, en chape de fer,
Y consacrer l'hostie et célébrer l'office;

Mais je sens qu'à mes vœux le Ciel demeure sourd,
Et pour mes faibles mains l'horreur du sacrifice
Et le poids des regrets ont fait mon cœur trop lourd.

STÉRILITÉ

A LECONTE DE LISLE

Comme une feuille d'or qu'un léger souffle emporte
Et les plis de sa robe effleurant le sol frais,
Ma Jeunesse défunte erre au pied des cyprès
Et de loin m'a fait signe et j'ai suivi la morte.

« Qu'as-tu fait, me dit-elle, ami, de ton escorte,
« Du long cortège en deuil des pleurs et des regrets
« Qui suivait l'an passé mon cercueil ici près. »
Et du vieux cimetière elle entr'ouvre la porte.

« Tes pleurs vite essuyés ont fait place aux plaisirs,
« Les sanglots aux baisers, les regrets aux désirs
« Jamais inapaisés des voluptés maudites.

« Tu n'as su ni prier, ni pleurer, ni souffrir,
« Et sur la tombe vide, où morne tu médites,
« Rien ne survit dans l'ombre, où rien n'a pu fleurir. »

LA COUPE

A LECONTE DE LISLE

Lascive et les bras nus ruisselants d'esclavages,
La fille aux yeux cruels, allourdis de sommeil,
Me tend d'un geste las la coupe en or vermeil
Et m'invite à tremper ma lèvre aux noirs breuvages.

« Bois, me dit sourdement la fille aux yeux sauvages
« Bois l'engourdissement et la mort sans réveil,
« Bois la volupté lente et l'oubli du soleil,
« Bois le superbe amour des éternels servages,

« Bois et tu connaîtras le dédain des baisers
« Et le calme puissant des désirs épuisés. »
Et moi, soudain mordu d'un caprice d'homme ivre,

Je vidai d'un seul trait la coupe et, quand j'eus bu,
Je pleurai mon désir et le charme rompu,
En sentant que l'or pur avait un goût de cuivre.



LA FORÊT BLEUE

✳

Orphée au bois de Caÿstre
Ecoutait, quand l'astre luit,
Le rire obscur et sinistre
Des inconnus de la nuit.

VICTOR HUGO
(Chansons des Rues et des Bois.)

PROLOGUE

A VICTOR HUGO

Un charme étrange et doux m'attire
Au fond des bois.
Est-ce une flûte qui soupire ?
Est-ce une voix ?
Le chœur joyeux du dieu Satyre
Y tourne-t-il comme autrefois ?

Y verrons-nous l'antique lutte
Des dieux bergers,
Les nymphes joueuses de flûte
Aux doigts légers,
Dansant pour retarder la chûte
Du soleil au fond des vergers ?

A l'heure, où l'étoile s'allume
Au bord des blés,
Viens, nous irons voir à la brume
Leurs pieds ailés
Voltiger sur l'herbe qui fume
Près des vieux temples écroulés.

Mêlant l'écho de leurs ballades
Aux sons du cor,
Le groupe enlacé des naïades
Aux cheveux d'or
Sur le rythme ardent des Ménades
Au crépuscule y chante encor.

Les roseaux nous diront le conte,
Toujours nouveau,
De la nixe et du seigneur comte
Au bord de l'eau
Buvant la mort avec la honte,
L'amour de fée est un tombeau.

Le front coiffé de marjolaines,
Nous surprendrons
Pan s'abreuvant aux coupes pleines
Des liserons,
Et la bataille des vieux chênes
Avec les jeunes bûcherons.

Chaque brin d'herbe a sa légende
Aux grands bois sourds.
La menthe est triste, la lavande
Fleurit toujours.
Nous en ferons une guirlande
Mais écoutez l'herbe d'amours.

Le fils du roi part à la chasse
Viens, suivons-le,
Il a trois lévriers de race
Marqués de feu
Tous les quatre ont l'oreille basse,
Ils n'ont pas trouvé l'oiseau bleu.

L'oiseau bleu couleur de pervenche
Est là pourtant,
Perché sur la plus haute branche,
Au bois chantant,
L'oiseau voltige et l'arbre penche
Et le prince ébloui l'entend.

« Là bas, là bas dans la ravine,
« O fils de roi,
« Dans la vieille tour en ruine,
« Songeant à toi,
« Une belle file, et se mine
« D'amour en t'attendant, suis-moi. »

« Cette belle au rouet pensive
« Au fond des bois,
« Dans la vieille tour en ogive,
« Manants et rois,
« Ombre adorable et fugitive,
« Tous un jour l'ont vue autrefois ?

« Où cela ? Voilà le mystère
« Pour la revoir
« Tous sont retournés en arrière....
« Le vieux manoir
« Etait toujours dans la clairière,
« Mais tous ont passé sans le voir.

« La rampe en fer s'effrite et penche
« A l'escalier.
« Une grande aubépine blanche
« Fleurit au pied »
Et l'oiseau va de branche en branche
Suivi du prince extasié.

Par la forêt et la ravine
Tous deux au soir
Arrivent au bois d'aubépine
O désespoir !
Fille et donjon sont en ruine.
La belle a l'âge du manoir.

Depuis cent ans qu'à la fenêtre,
Au vent glacé
Elle attend sans le voir paraître
Le fiancé,
L'amour ne veut plus la connaître
Et chacun s'arrête au fossé.

Sourde, aveugle et parcheminée
Et les doigts las,
La fileuse tousse inclinée
Sur les gravats,
La cendre emplit la cheminée
Et la tour est un galetas.

« Ta nymphe est aïeule et sorcière
« Oiseau félon, »
Debout au fond de la clairière
Le nain Rollon
Montre du doigt la filandière
Et l'écho rit dans le vallon.

« Appelle en vain, à toi, main forte.
« Ivre d'effroi,
« Meurtris tes poings, heurte à la porte
« Ton front de roi,
« Le bois est fée et ton escorte
« Ne peut plus parvenir à toi.

« Tu veux retourner en arrière
« Vœux superflus.
« Dans le donjon rongé de lierre
« Aux bois touffus
« Tu resteras ta vie entière !
« Le présent ne t'appartient plus ! »

Un charme étrange et doux m'attire
Au fond des bois.
Est-ce une flûte qui soupire ?
Est-ce une voix ?
Le chœur joyeux du dieu Satyre
Y tourne-t-il comme autrefois ?

SONNETS BOHÊMES

SONNETS BOHÊMES

A FRANÇOIS COPPÉE

I

Au manche usé de ma guitare
J'ai piqué trois bleus papillons.
Couleur de ciel et de rayons,
Chacun d'eux fait un joyau rare.

Mon âme, de refrains avare,
S'éveille alors sous mes haillons
Et chante en folles visions
Leur souffrance ailée et bizarre.

Le premier pâle et transparent,
C'est ma gaîté de sire errant,
Mes amours libres de bohême.

L'autre est la lâche trahison
De mon aimée, et le troisième
Ma fin morne et gueuse en prison.

UN PEU DE MUSIQUE

A JOSÉ MARIA DE HÉRÉDIA

II

Dans l'ombre et le secret d'un manoir à sept tours,
Aux sons d'une sirvente et d'une mandoline
Que j'aimerais, à l'heure où le soleil décline,
Endormir une reine aux grands yeux de velours!

Les aveux égrenés dans les oreillers sourds,
Dans le jour empourpré des rideaux d'imberline,
Auraient pour rythme étrange et doux l'ombre câline
De ses doigts en cadence effleurant mes yeux lourds.

Des parfums et des voix empliraient nos extases :
Les grands lys effeuillés mourant au bord des vases,
Le son d'un angelus au loin, l'appel d'un cor,

Le bruit de la vallée, où le ciel rouge encor
S'attendrit, allumant au vitrail des topazes.
— Et les heures fuiraient, roses sur un fond d'or.

SONNETS BOHÊMES

A FRANÇOIS COPPÉE

III

Toi qui sais reprendre une pomme,
Ramassée au pied de ton mur,
Bourgeois âpre au bohême obscur,
Garde bien ta fille, bonhomme...

Ta belle fille qu'on renomme,
Un soir, à cheval sur ton mur,
On lui fera mordre au fruit mûr
Et jusqu'aux pépins de la pomme :

Car ta fille, nous savons comme
Son corset s'emplit ferme et dur,
Quand on passe au coin de ton mur.

Un gueux vaut un bon gentilhomme
Pour une femme aux mois d'azur,
Et ta fille, ami, veut de l'homme.

LA RENCONTRE

A MADAME LOUISE HEUZÉ

Au fond du vieux jardin Louis Treize
Charmante, en mules de satin,
Un bout de sein montrant sa fraise,
Je fis sa rencontre un matin.

Le vieux domaine étant sans maître
Et le lieu réputé maudit,
Dans l'ombre en la voyant paraître,
J'eus d'abord un geste interdit.

Dans le morne ennui des quinconces
Et des massifs abandonnés,
Elle allait, écartant les ronces,
Blonde avec des yeux étonnés.

En long deshabillé jonquille,
Jonquille rayé de lilas,
Sans rouge, la canne à béquille
A la main, le geste un peu las,

Lente, elle arpentait les allées
Avec de longs regards marris
Devant les nymphes désolées
Du parc et les jets d'eau taris.

Au fond de la grande avenue,
Où des larges gueules d'airain
De dauphins cabrés sous la nue
Baillent autour d'un dieu marin.

Encombrant la vasque ébréchée
Et du dieu cassant une main,
Une souche d'arbre ébranchée
Gisait au travers du chemin ;

Et sous les neiges et les pluies
Moisis, lépreux, tachés de vert
Dieux et dauphins aux larges ouïes
Criaient vengeance de l'hiver.

Devant ce désastre effarée,
L'œil atone et le cœur chagrin,
L'enfant, la route étant barrée,
S'assit au pied du boulingrin.

Alors moi voyant sa tristesse
Et déplorant son embarras
Je lui dis, chapeau bas: « Altesse,
« Si vous daigniez prendre mon bras ! »

Elle alors, comme ensommeillée,
Sans que mon offre la surprit,
Se leva de l'herbe mouillée,
Sourit tristement et le prit.

Dans le morne parc, en silence,
A mon bras, le profil altier,
Pensive et belle d'indolence,
Elle erra tout un jour entier.

Au fond des quinconces moroses,
Où sur des socles écroulés,
Dans leur chute écrasant des roses,
Rêvent des dieux jadis ailés ;

Autour des frêles colonnades
Emplissant de vagues blancheurs
L'azur profond des promenades,
Où passent les martins-pêcheurs ;

Elle allait toujours sans mot dire
Et moi, saisi d'un vague effroi
Devant cet éternel sourire
Et ces yeux ternis d'un bleu froid,

J'écoutais, la tête penchée,
Chuchotter dans l'ombre et le noir
Une grêle feuille séchée
Prise aux longs plis de son peignoir....

Aùprès d'une urne surannée
De forme, ancien vase à parfums,
Une rose jaune fanée
Effeuillait ses pétales bruns....

« Hélas ! depuis combien d'années
Dit-elle en s'y piquant les doigts,
« Fleurissez-vous, roses damnées, »
Et, tout pâle au son de sa voix,

Je vis que ses deux lèvres rèches,
S'écartant avec des raideurs,
Avaient le ton des roses sèches
Sous le rouge aux rances fadeurs.

« Oui, je m'appelais Corisandre,
« Lui Tancrède, c'était hier. »
Et dans le parc empli de cendre
Glissait un froid rayon d'hiver.

Envahissant l'âme et les choses,
Un charme étrange et suranné
D'ambre vieux et de vieilles roses
Montait, de sa lèvre émané.

Le soir au fond des avenues
Tombait, animant vaguement
Les blancheurs des déesses nues
Dans l'ombre, obscur enchantement.

Et sous le rythme lent des arbres
Nous touchions au grand escalier,
Où tout un Olympe de marbres
Rêve, aux balustres appuyé.

Les mains à sa taille ténue,
Le front dans ses cheveux poudrés,
J'aidais la pensive inconnue
A gravir ses deux cents degrés.

Des pavots et des digitales,
Tout un flot d'herbe envahissant,
Jailli du marbre usé des dalles,
Y roulait une mer de sang.

Au loin le parc et la vallée
Fuyaient dans les bleus infinis,
Et vaporeuse, comme ailée
Dans son peignoir aux tons jaunis,

Elle avait l'air sur la terrasse,
Au milieu des pavots en fleurs,
D'un papillon d'une autre race,
D'un prisme errant dans des couleurs...

L'énigmatique créature
Sous son grand feutre enrubanné
Rayonnait à cette heure obscure
D'un si tendre charme fané,

Qu'à moi l'attirant par la taille
Au fond des grands branchages roux
D'un banc scellé dans la muraille,
Les mains errantes, les yeux fous,

Je l'assis de force et, surprise,
Pâle et les yeux noyés de pleurs,
La possédai dans l'ombre grise
Du vieux banc perdu sous les fleurs.

. . . . . .

Nous étions auprès d'une brèche,
La grande route au pied du mur
Passait et dans l'ombre une bêche
Jetait son éclat froid et dur...

Dans un détail une heure est toute...
Mon désir, lent à s'apaiser,
Ecoutait les gens sur la route
Passer entre chaque baiser.

Fut-ce l'éclat de cette bêche
Luisant au revers du fossé,
Ou le froid de sa peau trop fraîche,
Sous mes lèvres resté glacé...?

Pris soudain de soupçons funèbres,
Je me levai, l'écume aux dents,
En étreignant dans les ténèbres
Un peignoir vide aux plis pendants...

Dans le mur un battant de porte
Oscillait, et l'ayant poussé,
Je compris alors, où la morte
De mon étreinte avait passé...

Car l'humble route charretière,
Longeant le parc abandonné,
Avait un mur de cimetière
Juste à sa droite échelonné.

. . . . . .

Fidèle, comme un autre porte
Un joyau du siècle passé,
J'ai gardé le baiser glacé
Et la dépouille de la morte.

A l'heure, où les dauphins verdis
Dorment autour du vieux Neptune,
Dans le vieux parc au clair de lune
J'erre, évoquant ses yeux maudits.

Mais c'est en vain, j'ai beau l'attendre,
L'amour passé ne revient pas
Et la pensive Corisandre
N'y vient plus rêver sur mes pas.

La vie est l'éternelle attente
Et, dans l'attente résigné,
J'attends que l'heure calme et lente,
Se pose où ma chair a saigné...

Qui touche à ta lèvre et se soûle
De tes baisers, poison tentant,
Est aussi l'amant d'une goule
Poésie, ô morte d'antan...!

Quiconque t'aura rencontrée
Au fond du vieux parc enchanté
Restera, pauvre âme ulcerée,
Un misérable homme hanté...

Car tes beaux amours sont funèbres
Et, qui sur le banc croit s'asseoir
Seul avec toi dans les ténèbres,
N'étreint que du vide et du noir...

Au fond du vieux jardin Louis Treize
Charmante, en mules de satin,
Un bout de sein montrant sa fraise,
Je fis sa rencontre un matin.

HYLAS

A MON CAMARADE ET MAITRE EN SONNETS
JOSÉ MARIA DE HÉRÉDIA

Dans la fraîcheur et l'ombre, au fond du bois obscur,
Le bel Asiatique au front ceint de narcisses,
Se penchant sur la source, y plonge avec délices
L'urne retentissante au flanc sonore et dur.

Le poids du vase d'or enfonce dans l'azur
Les lotus, et l'éphèbe entre leurs lourds calices
Voit, claires comme l'eau, sous leurs longs cheveux lisses,
Les naïades sourire au fond du ruisseau pur;

Et le blond Argonaute, à genoux sur la mousse,
Les regarde ondoyer dans l'onde errante et douce,
Ivre, et leur tend sa lèvre, et leurs bras sur son cou

L'attirent, et dans l'âpre ardeur du crépuscule
Hylas, sous l'eau complice où sonne un rire fou,
Boit l'amour de la femme en oubliant Hercule.

CLAIR DE LUNE

A VICTOR HUGO

A l'heure, ou les bois d'aubépines,
De combe en combe au loin neigeant,
Apparaîtront dans les ravines
Comme un léger brouillard d'argent,

Nous irons dans la forêt brune,
Dans l'ombre, écouter les récits,
Que fait aux bois le clair de lune,
Ce bleuâtre amant des taillis :

Contes païens, récits épiques,
Dont les combats, tragique enfer,
Surgissent parfois noirs de piques
Au ciel brouillé des nuits d'hiver ;

Quand dans les brumes écroulées
La bise à l'horizon frileux
Entasse de pâles mêlées
D'escadrons d'astres fabuleux...

Mais ta marche hésite et tressaille
En m'écoutant, va, ne crains rien.
Le ciel d'Avril est sans bataille,
Le bois moderne est bon chrétien.

Un chasseur nimbé d'or l'habite ;
Les chênes en Mai sont bénis.
Un souffle innocent y palpite,
Le souffle adorable des nids.

La chasse errante sous la lune
De Diane et du roi païen
S'est perdue au loin sur la dune
Aux sons du cor de Saint Julien

Heureux si dans cette déroute,
Qui fait hélas ! le bois désert,
Il nous reste au bord de la route
Le grand cerf blanc de Saint Hubert.

Pourtant je me suis laissé dire
Que les nains rieurs des talus
Etaient fils du vieux dieu Satyre
Et des faunes aux reins velus.

On veut aussi que la ruine,
Pour garder un ancien trésor,
Ait dans la mousse et la bruine
Des gnômes verts couronnés d'or...

Rêve ou non ! libre à toi d'y croire.
Le bois nocturne a ses rayons
Mêlés de légende et d'histoire
Et des fables pour papillons.

Qui sait ? Dans l'herbe lumineuse
Traînant des encensoirs d'argent,
Verrons nous passer sous l'yeuse
Le cortège de la Saint Jean ?

Avec ses basses, ses violes
Fredonnant dans l'air tiède et pur,
Et ses diacres en étoles,
Tachant d'or clair le bois obscur;

Ses vierges d'iris bleus coiffées,
Portant des rameaux de buis vert,
Dont Shakespaere eut fait des fées,
Platon des nymphes à l'œil clair.

Ecartant sur leurs pas les branches,
Nous verrons leurs manteaux de lin
Et l'ourlet de leurs robes blanches
Se perdre au tournant du chemin,

Et, dans la clairière irisée,
Le long des verts taillis mouillés,
Nous reviendrons dans la rosée,
De notre rêve émerveillés !

CHANSON DE MINUIT

A VICTOR HUGO

Il est minuit; dans la clairière,
Où dorment les nids de pinsons,
La lune en grands ronds de lumière
Valse et frémit sur les gazons.

Prends garde, ô bohême qui passe,
Chantant dans l'ombre à pleine voix,
Libre, joyeux, ivre d'espace
Et buvant aux sources des bois.

La nuit, sous la lune sereine
Qui blanchit le bord du chemin,
Evite à grands pas la fontaine,
Où tu bois au creux de ta main.

Attentive aux bruits de la route,
Où résonne et rit ta chanson,
Sais-tu qu'une blancheur t'écoute
Dans l'ombre noire du buisson ?

Il est minuit ; le clair de lune
Conte son rêve aux vieux manoirs,
La source est fée, et la nuit brune
S'éveille au pied des sapins noirs.

Les yeux agrandis, dans l'attente
Du beau garçon qui va passer
La Willis est là palpitante
Au coin du bois, prête à valser.

A travers l'azur de ses voiles
La splendeur de sa nudité
S'est trahie aux yeux des étoiles,
Rôdant par le ciel argenté.

Les étoiles, ces indiscrètes,
L'ont dit aux églantiers fleuris,
Les roses des bois aux fauvettes
Et la fauvette aux zingaris.

Il est minuit ; dans les feuillages
Les feux follets dansent en rond.
La peur ouvre ses yeux sauvages,
La nuit ouvre son œil profond.

Chaque fontaine a son cadavre
Endormi sous les nénuphars ;
Toutes les nuits, spectre qui navre,
Le noyé remonte au regards.

Ces corps, nageant à la surface
De l'eau, sont bleus, gonflés, hideux...
Le zingari sait qu'une place
L'attend un soir au milieu d'eux;

Et, fuyant à grands pas la source,
Où le feu follet tremble et luit,
Le zingari pousuit sa course
Loin des bois, où règne minuit.

GRISELDIS

A VICTOR HUGO

Dis-moi, rose couleur d'aurore,
Quoi de plus charmant sous le ciel
Que ton corset qui vient d'éclore
Au matin, plein d'ambre et de miel ?

Il est de par la forêt verte
Une belle aux cheveux d'or fin,
Qui file à sa fenêtre ouverte
Trois pâles écheveaux de lin.

Mes yeux l'ont vue à sa croisée,
Ses veines sont faites d'azur,
Son front de neige et son œil pur
D'une goutte en pleur de rosée.

Et, comme le cygne des mers
Surpasse en beauté l'hirondelle,
Griseldis est encor plus belle
Que la rose des buissons verts.

Quoi de plus doux après la course,
Dis-moi, brun chevreuil aux abois,
Que le flot glacé de la source,
Où tu viens boire au fond des bois ?

Il est près des vertes fontaines
Une lavandière aux bras blancs,
Qui bat son linge au pied des chênes,
Le soir, entre les joncs tremblants.

Sa taille est un grand lys qui penche,
Ses cheveux sont en or filés,
Sur la neige de l'avalanche
On dirait la paille des blés

Et, comme un humble nid de mousse
Est plus doux qu'un palais de rois,
Griseldis est encor plus douce
Que la source froide des bois.

Quoi de plus doux au clair de lune
Dis, invisible rossignol,
Que l'heure, où dans la forêt brune
Ton chant amoureux prend son vol ?

Il est par la verte clairière
Une enfant blonde aux longs cheveux,
Dont les pas font de la lumière
La nuit, au fond des chemins creux.

Son front semble poudré de givre,
Ses grands yeux dans l'ombre agrandis
Rayonnent, son haleine enivre
Comme un parfum du Paradis;

Et, comme la lune immortelle
Est plus douce au ciel que la nuit,
Griseldis est encor plus belle
Que la forêt verte à minuit.

LA GRANDE MAUDE

A GUY DE MAUPASSANT

Un beau soir, au mois des raisins,
Au bord des étangs d'émeraude,
Où le moucheron ronfle et rôde,
J'ai connu les désirs malsains.

Dans la treille d'or des voisins
Je pillais, enfant en maraude,
Quand m'apparut la grande Maude
Dans un vol errant de cousins.

Appuyé au tronc d'un vieux saule,
Elle étalait un coin d'épaule ;
Ses bras nus, levés à dessein,

Montraient leur duvet, sa peau chaude,
Moite, embaumait la reine-claude
Et je mordis, dans l'ombre, au sein.

GELÉE D'AVRIL

AU PRINCE LUBOMIRSKI

En Avril, la terre est frileuse
Et dort sous la paille à couvert.
L'aurore hésite un peu boudeuse
Au seuil du potager désert.

Poussant la porte entrebaillée,
Elle avance son cou tremblant
Et recule toute effrayée.
Le jardin, le mur, tout est blanc.

Tout est blanc de froid, blanc de givre
Et dans l'air pur et bleu d'Avril
On voit se croiser et se suivre
Les choux scintillants de grésil.

Le sable argenté des allées,
Que n'étoile encore aucun pas,
Luit entre les feuilles gelées
Des arbres poudrés à frimas.

« Brrr... fait l'Aurore un peu saisie,
Que cette blancheur éblouit,
« La terre est neigeuse et durcie,
« Il a gelé blanc cette nuit. »

Et la voici qui tremble et n'ose
Hasarder son pied sur le sol,
Elle interroge le ciel rose
Et l'hirondelle dans son vol.

« J'ai froid, J'ai faim, dit l'hirondelle,
« Et je retourne au soleil d'or. »
Le ciel répond : « il vente, il gèle, »
Et l'horizon rougit encor.

« Mais c'est à se croire en Décembre,
Souffle l'Aurore entre ses doigts,
« Quel froid, il gèle à pierre fendre
« Et les loups vont sortir du bois ;

« Et j'irai sur les pieds dressée,
« Cheveux au vent, les doigts transis,
« Cueillir les perles de rosée
« Aux brins argentés des persils.

« Qu'une autre éveille entre les branches
« L'essaim des papillons d'hiver,
« Flocons neigeux aux ailes blanches
« Dont le baiser brûle la chair...

« Libre aux violettes de Parme
« De s'entr'ouvir sous leurs châssis,
« Libre au glaçon de fondre en larme...
« J'ai les doigts gelés et durcis,

« Bonsoir. » Au loquet de la porte
Elle ajoute un verrou tremblant
Et la nature à demi-morte
Retombe dans son sommeil blanc.

En Avril, la terre est frileuse
Et dort sous la paille a couvert.
L'Aurore hésite un peu boudeuse
Au seuil du potager désert.

LA MORT DES LYS

A MADAME JUDITH GAUTIER

Une grâce étrange et navrante
Est dans le blanc trépas des lys,
S'effeuillant sur l'eau transparente
Des porte-bouquets trop remplis.

Dans leur étroit cercueil de verre,
Leurs beaux cadavres éclatants
Ont le charme auguste et sévère
Des vierges mortes à vingt ans.

La souffrance les divinise...
Leur élégance et leurs pâleurs
Dans le grand cornet de Venise
Semblent un martyre de fleurs.

Cette tige, qui pleure et saigne
En parfumant de son regret
Et le vase et l'eau, qui la baigne,
Absout ses bourreaux en secret.

Le mystère de ce calice,
Inconnu même aux papillons,
Dans l'énivrement du supplice
S'entr'ouvre aux yeux, plein de rayons.

La mort aux lys fait une gloire,
Couronnés de parfums subtils,
Leur forme est celle d'un ciboire,
Leur nimbe est dans l'or des pistils ;

Et, s'effeuillant au bord du vase
Dans un chaste et calme abandon,
Leur agonie est une extase
Et leur parfum est un pardon.

JARDIN D'HIVER

A ALPHONSE DAUDET

Ma vie, où des vols de colombes
Neigeaient autrefois dans l'azur,
Est un jardin rempli de tombes
Avec des hiboux sur son mur.

Les mornes oiseaux d'heure en heure
S'éveillent au fond des cyprès,
Et chacun d'eux ulule et pleure
Sur mes vœux devenus regrets.

Leur cri lugubre et monotone
Chante les précoces départs
De mes rêves, au vent d'automne
Qui tombent, tombent tous épars.

Leurs débris jonchent les allées
Et, sous le vieux porche jauni,
L'ennui des plaines désolées
Monte et s'enfonce à l'infini.

Sous le ciel rouge et la bise aigre,
Serré dans un mince habit noir,
Un petit vieux, propret et maigre,
Y vient parfois rôder le soir.

Baisant de ses lèvres dévotes
Une grêle flûte en tuya,
Il fait succéder aux gavottes
Des vieux refrains d'alleluïa.

Au pied du mur qui se lézarde
Le vieux chantonne, et les hiboux,
Hérissant leur plume hagarde,
Ferment lentement leurs yeux roux.

Sous les grands traits d'ocre et d'orange
Des crépuscules jaunissants
Le vieux joue, et sa flûte étrange
Endort les hiboux gémissants.

Le vieux danse, et des violettes
Percent sous son pied leste et sec,
Et sous les vieux arbres squelettes
Répondent des sons de rebec ;

Car ce vieillard est ma jeunesse
Et les chers amours d'autrefois,
Attendant que mon cœur renaisse,
Chantent dans son flûtet de bois.

LES NYMPHES

A JEAN RICHEPIN

Toi, tu dois les aimer, les grands ciels de Septembre,
Profonds, brûlants d'or vierge et trempés d'outremer,
Où dans leurs cheveux roux les naïades d'Henner
Tendent éperdument leur buste qui se cambre.

La saveur d'un fruit mûr et la chaleur de l'ambre
Vivent dans la souplesse et l'éclat de leur chair,
Et le désir de mordre est dans leur regard clair,
Dans l'étirement âpre et lassé de leur membre.

Leur prunelle verdâtre, où nagent assombris
Le reflet de la source et le bleu des iris,
A le calme accablant des lentes attirances.

On rêve des baisers qui seraient des souffrances,
Des hymens énervants et longs, les reins taris.....
O nymphe, ô source antique aux froides transparences!

LES ELFES

A ARMAND SILVESTRE

C'est au fond des bois de Norwège
Et de Thuringe, que Schiller
Fait valser les elfes de neige
Au bord des sources au flot clair.

Les nuits d'Avril, où l'ombre est douce
Et toute pleine de clartés,
Leurs pieds nus argentent la mousse
Au fond des sentiers écartés.

Le vieux gitane hésite et tremble,
En passant au coup de minuit
Sous le feuillage ému du tremble,
Où la source miroite et luit.

La nuit, sous la lune sereine,
Il sait, le gai coureur de bois,
Qu'il faut éviter la fontaine,
Où l'on entend rire des voix

L'elfe est là, debout sur l'eau verte,
De ses reins cambrant la rondeur,
Les yeux luisants, la lèvre offerte,
Spectre adorable d'impudeur.

Des rires sonnent, des bruits d'ailes
Vibrent et, dans l'ombre entrevus,
Des fronts couronnés d'asphodèles
Tournoient vaguement éperdus.

Les ténèbres sont provocantes,
Le souffle ardent des temps anciens
Emplit de nocturnes bacchantes
Les bois redevenus païens.

Des rires aigus, des huées
Eclatent le long des talus.
Entre les feuilles remuées
On voit fuir des rables velus.

L'antique Evohé des Ménades
Retentit au creux des ravins.
Les elfes blancs sont des dryades,
Les elfes noirs sont des sylvains,

Ces seins tremblants, ces yeux humides
Valsant au fond d'une lueur,
Sont des dieux poilus et splendides
Baisant des nymphes en sueur.

Dryades aux grands yeux sauvages,
Sylvains couronnés de roseaux,
Dans l'ombre errante des feuillages
Tournoient en chantant sur les eaux ;

Et c'est le joyeux chœur antique
Des nymphes et des œgipans
Qui valse, étrange et fantastique,
Sous les clairs de lune allemands,

LA HALTE

Haltes au fond des bois, vieux châteaux de Bohême,
Lieds et retours de chasse aux sons lointains du cor,
Souvenir triste et doux comme un adieu suprême,
Sommets blancs et neigeux que le couchant fait d'or.

LA MONTÉE AU CHATEAU

A VICTOR HUGO

J'ai fait souvent ce rêve et bâti ce poême
D'avoir bien loin d'ici, dans le pays bohême,
Sous un grand étendard, semé de fleurs de lys,
Un manoir à donjons sculptés, à pont-levis,
Avec des toits pointus tout blancs de tourterelles...
Pour compagne une enfant aux doigts mignons et frêles,
Fleur de neige et d'aurore éclose au ciel danois,
Dont les yeux parleraient des choses d'autrefois ;
Et, les beaux soirs d'automne, après les jours de chasse,
Entre nos levriers et nos chevaux de race,
Nous monterions, tous deux côte à côte, en rêvant,
La rampe du château, nos pages nous suivant.

C'est le soir, il fait doux... le torrent, qu'illumine
Un rayon du couchant, fume dans la ravine
Et le fond de la gorge est plein de vapeurs d'or.

La forêt est épaisse ; on ne voit pas encor
Émerger au dessus les hautes poivrières.
Une verte clarté tombe des sapinières
Et, la montée étant très rude à travers bois,
Les chevaux vont au pas... On entend à mi-voix
Chuchotter les soudards au milieu du silence.
Des gouttes de soleil perlent aux fers de lance
Et les cottes de maille ont d'étranges reflets.
Faible, avec un murmure ailé d'esprits follets,
On entend s'ébrancher le feuillage d'automne.
Sur un ciel d'outremer la feuille d'or frissonne
Et tombe ; les chevaux étouffent leurs pas sourds
Dans l'herbe, on se croirait dans un bois de velours,
Et rien n'est plus joli sur ce fond vert de mousse
Que le profil de fée et la main frêle et douce
D'une jeune comtesse aux fines tresses d'or,
Chevauchant dans les bois aux sons joyeux du cor.

Nous marchons côte à côte ; à nos pieds des abîmes
Noirs de pins ; au dessus d'autres pins sur des cîmes.
Parfois une échappée ouverte en plein azur
Découpe en grands traits noirs un lambeau de ciel pur,
Puis nous rentrons sous bois.
Le cortège s'enfonce
Dans un sentier rempli de broussailles de ronce,
Sorte de chemin creux encaissé de talus,
Où chaque pas dans l'herbe éveille un bruit confus
De feuille, de branchage et de voix étouffée ;
Le brin d'herbe est lutin et la pervenche est fée.
On dirait, dans les bois pleins d'ombre et de frisson,
Comme le frôlemeut d'une immense chanson.

Il pleut de grands rayons à travers la feuillée.
Les reflets du couchant parmi l'herbe mouillée
Ont des rougeurs d'aurore et des tons d'ambre clair,
Les grands levriers blancs paraissent couleur chair,
L'écume des chevaux se fond en neige rose
Et la blanche comtesse a le teint d'une rose
Qui s'ouvre ; sur sa bouche est un éclair d'émail ;
Elle flatte en rêvant son cheval au poitrail
Et sourit... j'ai mon bras sur son juste d'hermine
Et bien loin sur nos pas la troupe s'achemine
En chuchotant.
Voici qu'au dessus du bois noir
On voit poindre les toits ardoisés du manoir :
Pignons ouvrés à jour, devises découpées
Reluisant au soleil comme des fers d'épée,
Tourelles de granit et grands bouquets de plomb,
Dans la rougeur du soir profilés en or blond,
Puis le porche apparaît... comme un vol de mouettes,
On entend sur les toits crier les girouettes;
Suspendu dans l'espace à sa hampe de fer,
L'étendard blasonné flotte et claque dans l'air ;
Le nain sonne du cor au balcon, les gorgones
Se penchent aux huit coins des donjons octogones
Et, du maître au logis célébrant le retour,
Tout l'essaim des ramiers roucoule dans la tour.

Sur nos fronts en passant ils font neiger les branches
Et l'or du crépuscule est plein de choses blanches.

Le premier jongleur dit :

L'IDOLE

A JOSÉ MARIA DE HÉRÉDIA

Sur le lit de damas et les coussins à franges,
Du coin de sa babouche effleurant les degrés
De l'estrade, une femme, enigme aux yeux dorés,
Est assise ironique et les regards étranges.

Les poutres du plafond ont pour supports des anges,
Et dans l'ambre des cuirs fleuris d'or et gauffrés,
Des reines en hennin et des prélats mitrés
Cueillent des lys de pourpre et des jaunes oranges.

La gorge plate, maigre, un vieux brocard changeant
Pour chemise, elle songe et d'un ongle méchant
Et rageur elle gratte au creux d'une viole.

A ses pieds, le front chauve et suant, la chair molle,
Le vieil évêque agite un encensoir d'argent
Et mord avec lenteur le genou de l'idole.

Le second jongleur dit :

BROCELIANDE

A VICTOR HUGO

Les genêts étaient d'or et dans Broceliande
L'iris bleu, ce joyau des sources, la lavande
Et la menthe embaumaient : c'était aux mois bénis,
Où le hallier s'éveille à l'enfance des nids,
Et les pommiers neigeaient dans les bois frais et calmes.
Au pied d'un chêne énorme, entre les larges palmes
Des fougères d'Avril et les touffes de lys,
Viviane et Myrdhinn étaient dans l'ombre assis.

Svelte, un hennin brodé ceignant l'orfèvrerie
De ses longs cheveux roux et, la robe fleurie
Sur un fond vert de mer d'arabesques d'argent,
Elle avait l'air, charmante et la gorge émergeant
De la tunique ouverte et glissant des épaules,
D'une abeille posée au feuillage des saules ;
Et ses bras nus étaient chargés d'anneaux d'orfroi.
Auprès d'elle, envahi d'un lent et vague effroi
Et, ses vieux doigts posés sur les cheveux d'or fauve
De la dame, Myrdhinn inclinait son front chauve
Sur sa barbe argentée et se taisait.

Au loin
Dans la verte clairière, impassible témoin
De leurs amours, paissaient deux blanches haquenées.
Ils avaient fait la route à petites journées
Et d'Ys en Cornouaille, où la mer est d'azur,
Par la lande aux fleurs d'or et par le clair obscur
Des grands bois odorants, où le jour pleut et tremble
En traits bleus, depuis l'aube ils chevauchaient ensemble
Et l'instant de la halte était enfin venu.

Fée experte et savante au regard ingénu,
La dame, entre ses doigts faisant couler ses tresses,
Les ouvrit et, roulant en soyeuses caresses
Leur or lisse et fluide oint d'essence et de nard
Sur la barbe neigeuse et le cou du vieillard,
« M'aimez-vous, ô Myrdhinn, m'aimez-vous, puissant maître »
Implora-t-elle, et lui, les yeux clos, sans paraître
L'écouter, lui tendit une fleur de glaïeul.
Et les flots de sa barbe étaient comme un linceul
D'écume, où la parole était morte et raidie.

« Le hâle et l'air des bois m'ont-ils donc enlaidie
« A ce point, qu'aujourd'hui, dédaigneux de me voir,
« Vous refusiez, Myrdhinn, à mes yeux le miroir
« De vos yeux, ces chers yeux emplis de mon image
« Jadis » et souriant tristement, le vieux mage
Lui tendit de nouveau le frais glaïeul en fleur.
Or, comme elle hésitait, l'œil obscurci d'un pleur,
Le vieux sire effeuillant la fleur fraîche cueillie.

« Ce glaïeul, humble fleur de rosée embellie,
« Offre son thyrse humide aux passants ; son amour
« Pénètre, embaume, enivre et pourtant, nuit et jour,
« Le glaïeul est muet et fleurit en silence. »
— « Votre fleur de glaïeul, maître, est une insolence :
« C'est une fleur de rustre, étant fille des bois.
« L'Amour, l'Amour des dieux, des dames et des rois,
« Eros était brodé sur la tapisserie
« De la chambre d'Arthus, où, dans l'ombre fleurie
« De lys d'or, il ouvrait ses bras nus ravisseurs
« Entre Apollo Phœbus et les neuf Muses sœurs ;
« Mais il n'était qu'aveugle, aveugle et non morose :
« Car de sa lèvre, ouverte au tracé d'un fil rose,
« Des devises de gloire et des tendres serments
« Signés de noms fameux, tragiques et charmants,
« Se déroulaient au ciel en fines banderolles.
« L'amour sur votre lèvre est morne et sans paroles,
« Doux sire, et cependant, vous qui pensez ainsi,
« Myrdhinn, vous êtes sage et je vous dois merci ;
« Mais j'aimais mieux l'Eros de la mythologie,
« Il riait » et, sortant de sa robe élargie
Sa gorge droite et nue entre ses cheveux roux,
Elle entra plus avant entre les deux genoux
Du vieillard et, posant sa nuque délicate
Sur sa robe de myre en samit écarlate :
« Un mage, comme vous, doit aimer les odeurs ! »
Dit-elle et, de ses doigts caressants et rodeurs
Elle fit en flots blancs couler dans sa poitrine
La barbe du vieux sire, enivrant sa narine
De l'odeur de ses seins à sa robe appuyés,
Et, tandis qu'ébloui, les yeux extasiés,
Frôlé par ces doigts frais et ces tresses errantes,

Il humait cette gorge et ces mains odorantes,
La dame, elle, attentive au trouble de ses yeux,
Entonna lentement ce lai mystérieux :

Des parfums de mes lourdes tresses
Mélés au goût de mes baisers,
J'ai fait de savantes caresses
Pour les désirs inapaisés.

Au suc des chardons bleus des dunes
J'ai mélé sous mes yeux ardents
Les froids rayons des vieilles lunes,
Pris au froid émail de mes dents.

Et j'en ai fait un fier breuvage,
Un vin d'espérance et de vœux,
Un philtre amoureux et sauvage
De la couleur de mes cheveux.

Mon cœur est l'orgueilleuse amphore,
Où l'âpre vin luit nuit et jour,
Luit, attendant la rouge aurore,
Où tu boiras, féru d'amour.

Rampante à tes pieds, en extase,
Suppliante au cœur douloureux
J'exalte vers toi le beau vase,
Ecumant du philtre amoureux

La coupe au niveau de ta lèvre
Rayonne, et mes débiles mains,
Dans le désir et dans la fièvre,
Implorent les bleus lendemains ;

Et tandis que, blême, j'écoute
Et fléchis au poids de l'affront,
Le vin déborde goutte à goutte
Et tu détournes, toi, le front.

Tu me dédaignes, mais prends garde,
Car la salamandre aux yeux verts
Est ma complice et te regarde,
Vieux mage implacable et pervers.

La salamandre est ma complice
Et je sais, vieillard soupçonneux
La combe, où fleurit la mélisse,
La plante chère aux cœurs haineux.

Dans l'herbe folle et dans l'ivraie,
Je sais quels sinistres avis
Le crapaud coasse à l'orfraie,
Qu'une reine Juive a suivis.

Des parfums de mes lourdes tresses,
Mêlés au goût de mes baisers,
J'ai fait de savantes caresses
Pour les désirs inapaisés.

Et la dame, en un spasme entr'ouvrant ses dents froides,
Lui mordit les genoux à travers les plis roides
Du samit écarlate, et le myre indulgent
« L'âge a fait mes sourcils et ma barbe d'argent,
« Je suis trop vieux pour vous, belle dame amoureuse,
« Trop las pour votre ardeur attirante et fièvreuse,
« Trop usé pour le rêve et l'impossible essor,
« Que médite votre âme; et, parmi vos crins d'or,
« En vain, voluptueuse et morbide couleuvre,
« Pour me plaire avez-vous, enfant, mis tout en œuvre;
« Le sang de mes vingt ans, que l'âge a refroidi,
« Trahit le vieux Myrdhinn et, dans l'ombre engourdi,
« Songeur lourd de regrets, de tristesse et d'années,
« Je suis le morne époux des vieilles fleurs fanées,
« Un diseur de légende, autrefois gai chanteur
« Des gloires de mon siècle; et le ruisseau menteur
« Qui bavarde, emportant les fleurs à la dérive,
« Dit plus de gais refrains aux roseaux de la rive,

« Que Myrdhinn, aujourd'hui las des temps révolus,
« N'en a jamais chantés aux douze preux d'Arthus.
« La vieillesse a figé le sang bleu de mes veines
« Et votre jeune espoir poursuit des ombres vaines.
« Que faites-vous assise encore à mes genoux !
« Un chevalier robuste à l'œil clair, au poil roux,
« Voilà l'heureux ami qui calmerait votre âme,
« Et vous perdez ici votre temps, belle dame. »
Et la dame sourit et lui répondit. « Non,
« Car serve de Myrdhinn est encore un beau nom,
« Et mon rêve d'amour est un rêve de gloire.
« Mais, dit-elle en riant, conte-moi quelque histoire,
« Toi qui sais la légende et les mythes païens,
« Fais-moi quelque récit d'ombre et d'amour anciens
« Et je me consolerai du triste sort du nôtre.
— « Et l'on dira plus tard: « Myrdhinn était l'apôtre
« Et dame Viviane était son clerc d'amour, »
Interrompit Myrdhinn, en riant à son tour,
« Soit, je vous dirai donc que dans Broceliande
« Une dame galloise, amoureuse et friande,
« Etant un soir assise à l'endroit que voilà... »
Viviane, elle, dit : « Non, non, pas celle-là,
« Doux sire, mais plutôt cette étrange légende
« D'Orient, où l'on voit un roi de Samarcande
« Dans une ville bleue aux toits en parasol,
« Et des mages persans interroger le vol
« Des aigles, au chevet d'une reine captive...
« Je me souviens, le roi voulait l'enterrer vive
« Pour l'avoir à lui seul cachée à tous les yeux...
« Il s'agissait d'un charme ailé, mystérieux
« Et c'était effrayant, ce vieux roi sur ce trône
« Entrevu, lourd de pourpre et d'anneaux d'ambre jaune

« Et ce charme endormeur aux savants rythmes d'or
« Ce divin conte ailé, je veux l'entendre encor,
« Myrdhinn! » et, dans sa robe aux tons d'aigue marine,
Elle appuyait sur lui ses bras et sa poitrine,
L'enivrant de son corps à son corps enlacé,
Et le vieillard pensait : « Esprit froid et rusé,
« Embuche de galloise et d'âme ambitieuse,
« Par le roi Salomon, la dame est périlleuse ! »
Mais il eut bientôt fait de dompter son effroi
Et, prenant dans ses mains les bras cerclés d'orfroi
De la dame et, comptant des poignets aux aisselles
Les anneaux, «Le vieux conte est âpre aux demoiselles,
« Mais, quand ma dame prie, elle ordonne, et le vent
« De son léger caprice est un chêne mouvant,
« Où ses désirs émis sont fleurs épanouïes.
« Je vais donc vous conter des choses inouïes ;
« Mais j'ai là dans une outre un breuvage divin
« Dont je voudrais avant, dans mon casque d'or fin,
« Boire large rasade... après, si ma voix tremble,
« Que Myrdhinn soit hué, nous en boirons ensemble,
« (C'est un vin merveilleux) vous, pour mieux écouter,
« Moi pour chauffer ma verve et pour bien raconter. »
Il dit et, renversant son vieux buste en arrière,
Myrdhinn, ayant sifflé trois fois dans la clairière,
L'un des deux palefrois accourut au grand trot.

Ayant flatté la bête au front, comme au garot,
Myrdhinn prit en riant à l'arçon de la selle
Une outre de cuir fauve et, parmi la vaisselle,
Dont deux plats de vermeil étaient tout le trésor,
Un vieux casque héraldique, émaillé sur fond d'or.

« La belle Viviane, au lieu d'un vidrecome,
« De Myrdhinn voudra-t-elle accepter l'humble heaume ! »
Et la dame ayant dit : « Pour un honneur pareil
« Cléopatre eut donné l'ongle de son orteil ! »
Myrdhinn versa le vin de l'outre dans le casque.

Le casque était orné d'un mufle de tarasque
Et l'œil de la tarasque est funeste au félon.
Aussi, quand Viviane, avec un geste long,
Eut remis le breuvage et le heaume au vieux sire,
Lui ne put réprimer dans sa barbe un sourire
Et, cachant son triomphe et son front dans ses doigts,
Il se rassit dans l'ombre et d'une lente voix :
« Il était autrefois un roi de Samarcande... »

II

Les lys étaient d'argent et dans Broceliande,
Où la lune au ciel clair et pâle errait sans bruit,
Myrdhinn, spectre écarlate entrevu dans la nuit,
Contemplait à ses pieds Viviane endormie.

« Douce et perfide dame, adorable ennemie,
« Ces lys en sont témoins, je voulais t'épargner,
« Mais ton sauvage orgueil n'a pu se résigner
« Et j'ai dû t'endormir, ô dame périlleuse !
« Le breuvage a fermé ta bouche astucieuse

« Et le charme endormeur aux souples rythmes d'or,
« Le charme, que ta bouche en rêve implore encor,
« Va t'enclore à jamais, invisible et vivante,
« Dans le cercle mouvant de sa danse savante.
« O doigts blancs et légers, qui frôliez mes genoux,
« Lents baisers, bras errants et frais, longs cheveux roux
« Qui méditiez ma perte, un léger sortilège
« De Myrdhinn vous déjoue, et les cheveux de neige
« Et la barbe argentée ont pris les cheveux d'or.
« Ni corbeau croassant ni fanfare de cor,
« Quand j'aurai prononcé les trois phrases magiques,
« Ne pourront éveiller tes beaux yeux léthargiques
« Et tu vas dans la ronce et les lys à jamais
« T'engloutir invisible, et pourtant je t'aimais ! »
Il dit, et, dans ses mains ayant pris les mains froides
De la dame et baisé longuement ses yeux roides,
Il lui croisa les bras sur sa robe aux longs plis
Et, puis ayant posé dans les touffes de lys
Cette adorable tête, ardente et douloureuse,
« Adieu, murmura-t-il, adieu; pâle amoureuse! »
Et le mage, en cadence élevant les deux bras,
Se mit au clair de lune à tracer pas à pas
Un grand cercle et, sa bouche égrenait des paroles
Magiques.
Et les lys, entr'ouvrant leurs corolles,
Embaumaient ; les iris, emplis d'une lueur,
Resplendissaient dans l'ombre, et, le front en sueur,
Myrdhinn dansait toujours la danse ensorcelée.

Myrdhinn dansait, l'œil fixe et la barbe emmêlée,
Et des lieux éloignés, du fond des antres frais

Des rires et des voix, vains échos des forêts
Nocturnes, bruissaient, musique bourdonnante ;
Et la sueur coulait sur la peau frissonnante
Du vieux myre, et c'étaient au fond des bois perdus
Des appels et des pas, vaguement entendus....
Puis rien, rien que le bruit des deux pieds sur la mousse
Retombant en mesure, et de l'herbe qui pousse
Rapide, épaisse et noire, humide et froid linceul
De la dame endormie au pied du chêne aïeul.

La lune entre des pins était alors cachée.

Myrdhinn alors fit trève et, la tête penchée,
Ayant neuf fois tourné sur lui-même, écouta,

Et dans la forêt brune un fou rire éclata,
Un rire jeune et frais, suivi d'un grand silence.

Effilant les lys bleus en pâles fers de lance,
La lune à ce moment surgit entre les pins
Et la clairière obscure et le creux des ravins
Apparurent, peuplés de blanches silhouettes

Et Myrdhinn murmura « C'est quelque cri de chouettes»
Et, comme un clair défi, le rire étrange et frais
Éclata de nouveau, mais cette fois, plus près,
« C'est quelqu'esprit des bois qui dans l'ombre erre et rôde, »

Dit le mage, et cherchant à son doigt l'émeraude
Qui le rend invisible et chasse les esprits,
Myrdhinn, vieux loup royal au piège enfin surpris,
Sentit fondre son âme et tomber sa superbe.
D'entre ses mains glissée et de ses mains dans l'herbe,
L'émeraude à son doigt n'était plus.
Jeune et fou
Le rire à son oreille éclata. « Le hibou
« N'a pas ce rire ailé, dit une voix connue,
Et férocement rousse et férocement nue,
Les seins droits et pourprés, rouge tentation,
Le heaume de Myrdhinn sur l'or en fusion
De ses fauves cheveux bondissant sur ses hanches,
Viviane apparut, farouche, entre les branches.
L'émeraude à son doigt scintillait dans l'or roux.
Myrdhinn lui, sanglotait, tombé sur ses genoux :

« Puisque Myrdhinn a fait la folle rêverie
« D'endormir à jamais ma tunique fleurie
« Et d'enchanter ma robe et mon hennin doré,
« J'ai dû ceindre le heaume aux guerriers consacré,
« Le heaume, où, te fiant aux vertus des tarasques,
« Tu verses aux félons des breuvages fantasques.
« Se venger d'une dame en tenant endormis
« Sa robe et son hennin, Arthus a-t-il permis,
« Myrdhinn, cette traîtrise aux preux de son cortège ?
« Hennin de Viviane, on vous a pris au piège.
« O doigts blancs et légers qui frôliez ses genoux,
« Lents baisers, bras errants et frais, longs cheveux roux
« Qui méditiez sa perte, un léger sortilège
« De Myrdhinn vous déjoue et, les cheveux de neige

« Et la barbe argentée ont pris les cheveux d'or.
« Ni corbeau croassant ni fanfare de cor,
« Quand j'aurai prononcé les trois phrases magiques,
« Ne pourront éveiller tes beaux yeux léthargiques,
« Et tu vas dans la ronce et les lys à jamais
« T'engloutir invisible, et pourtant je t'aimais ! »

Et, riant à Myrdhinn, qui pleurait en silence,
La dame au clair de lune exécuta la danse.

L'écuyer raconta :

LE HANAP

A JOSÉ MARIA DE HÉREDIA

C'était un grand hanap en or fin de Bysance.
Son flanc large, où beuglaient des mufles de taureaux,
Se renflait comme un ventre, et les reins d'un héros,
Penché pour boire à même, en faisaient jaillir l'anse.

Saturé de parfums et reluisant d'essence
Rare, sous les rubis embrasés des vitraux,
Il brillait, jour et nuit gardé par deux hérauts,
Sublime et fier hochet d'un roi fou de puissance.

Aujourd'hui, coupe offerte aux passants de l'azur,
Le hanap orgueilleux luit scellé dans le mur,
En plein ciel, et l'aiglon dans la flamme y vient boire.

Le vieux roi qui l'aimait dort, lui, squelette obscur,
Dans la crypte romane, et son crâne d'ivoire.
Rit au grand vol de l'aigle et s'emplit de sa gloire.

IL PASSE UN BOHÉMIEN

A VICTOR HUGO

Les doux propos d'amour et les heures pensives
Le soir, dans la tour ronde aux gothiques ogives,
Qui donne sur les bois, et le lit nuptial
Dans l'ombre et le secret du burg seigneurial.
C'est la nuit, il fait doux ; l'immense forêt brune,
Qu'emplit le rêve bleu d'un pâle clair de lune,
Se tait ; un grand silence, où sont comme des voix
Qui s'éteindraient au loin, fait palpiter les bois,
Et dans l'air étoilé, le cou tendu, hagarde,
La guivre de granit est là, montant sa garde
Eternelle et farouche aux créneaux du manoir.

Blottis dans une chaire à stalles de bois noir,
Pour coussins sous nos pieds deux grands chiens de Norwège,
Qui dorment allongeant leurs fins museaux de neige,
Nous rêvons ; un missel est là sur nos genoux
Entr'ouvert, et la salle étend au loin sur nous
Ses poutrelles de chêne aux figures massives.
Ce grand plafond d'or mat, tout sculpté de solives,
Que mordent aux deux bouts des griffons peints d'azur,
A l'air tragique et noir, et dans le clair obscur

Ses grands yeux inquiets ont des éclairs de fièvre ;
Mais j'ai pris ses deux mains et fermé sous ma lèvre
Ses grands yeux bleus d'enfant, par la peur agrandis,
Si bleus qu'on les dirait ouverts en Paradis...
Douce comtesse Elaine... un grand rayon lunaire
La sculpte en traits d'argent dans le fond de la chaire
Et lui fait un profil irisé de Willis.
Ses deux mains au repos ont la blancheur des lys
Et ses fins cheveux d'or semblent poudrés de givre...
Un pâle éclat de lune aux lourds fermoirs du livre
Etincelle ; on n'entend que le bruit des feuillets
Que l'on tourne et, les pieds posés sur les chenets,
A l'angle de la haute et vieille cheminée,
On songe, la journée à peine terminée
Reparaît tout entière, on rêve, on se souvient
Des plaisirs envolés ; le nocturne entretien
Se prolonge et, penchés sur les fermoirs du livre,
Pâles, les yeux fermés nous nous écoutons vivre.

Les naïves terreurs... on songe qu'il est tard,
Que les guivres de grès sont là sur le rempart,
Témoins silencieux des nuits évanouïes,
Se racontant tout bas des choses inouïes
Sur les temps disparus et les crimes passés,
Aveux d'ombre et de sang que l'oubli des fossés
Engloutit à jamais... sans arrêter sa course
La lune les entend et les dit à la source ;
Et là bas dans les bois, où tremble le muguet,
La biche est là qui boit craintive, l'œil au guet.
Droite, l'oreille au vent, elle tremble... elle écoute...
Est-ce une source en pleurs qui filtre goutte à goutte ?

Un cerf en rut brâmant au fond du Grinderwal,
Ou le chasseur maudit et son cor infernal...?
On dirait une voix... c'est quelque gai bohême,
Allant au vent nocturne égrenant son poême.
Ecoutez... le bois vibre et ce léger frisson,
Se rapprochant dans l'ombre, est devenu chanson

L'Amour rôde par les haies
Et ses désirs empourprés
Font rougir le sang des baies
Et les pavots dans les prés.

Sous la lune qui voyage,
Partons tous deux par les bois.
Suivons le vent, le nuage
Et l'écho de notre voix.

L'étoile rit dans les branches,
Mon cœur frémit dans ta main
Et les marguerites blanches
Nous indiquent le chemin.

Viens, aux gais pays bohêmes,
Viens, nous surprendrons l'essor
Des joyeux nids de poêmes,
Gazouillants de rimes d'or.

Si les bois dans la nuit brune
Déchirent tes voiles bleus,
Nous prendrons un rai de lune
Pour en coiffer tes cheveux.

Ta beauté cruelle et douce
Met en fête les ravins.
Vois-tu danser sur la mousse
Le chœur ailé des lutins ?

Vois, leurs vœux te font cortège
Et dans le calme des soirs
Les aubépines de neige
Fument, vagues encensoirs.

Les vers luisants, joyaux rares,
S'allument, et les grelots
Des muguets et des guitares
S'étouffent en chauds sanglots,

Sanglots de désespérance,
Car tes yeux aimés, haïs
Ont la sauvage attirance
Des divins baisers trahis ;

Et, seul aux pays bohêmes
Je reviens, fidèle encor
Aux anciens nids de poêmes,
Où sonnaient les rimes d'or.

Et dans le fond des bois se perd la mélodie...
Elaine s'est levée, un rayon l'a suivie.
Toute pâle, accoudée au balcon de granit
Elle songe, pensive, et sur le bois jauni
La lune, errante au ciel, marque en ronds de lumières
La place des vallons et le creux des clairières.
Il est plus de minuit et l'odeur des sapins
Monte, énivrante et forte, au milieu des ravins...
Alors, tournant vers moi ses yeux pleins de pensée,
Sa taille entre mes bras plie et, comme brisée,
Tout à coup s'abandonne et tend à mon baiser
Sa bouche un peu sévère, où je viens me poser.

O nocturne passant de la forêt bleuâtre,
Qui que tu sois, bandit, jongleur, bohême ou pâtre,
Pour ta douce chanson, perle de l'infini,
Pour ce baiser divin, sois à jamais béni.

LES NEIGES

A MA MÈRE

On voit arriver de Norwège
Avec les premiers froids d'hiver
Des grandes abeilles de neige.
Leurs essaims blancs couvrent la mer.

Elles vont en Bohême, en Flandre,
Tourbillonnant par les cieux froids,
Par l'horizon couleur de cendre
Et les pignons sculptés des toits.

Aux clochetons, aux girouettes,
Aux balustres des vieux balcons
On voit en blanches silhouettes
Luire et trembler leurs gros flocons.

Battant des deux mains sous leurs moufles,
Les petits enfants, essaim blond
Regardent se fondre à leurs souffles
Le givre des vitraux de plomb.

Dans un reflet crépusculaire
L'essaim blanc voltige en tremblant
Et, comme sous un grand suaire,
Les prés, les bois, tout devient blanc.

Leur vol est l'éternel silence.
On sent peser dans leur essor,
Le rêve et la tristesse immense
Des immenses steppes du Nord :

La nuit, quand dans la vaste plaine,
Percé par leur froid aiguillon,
La terreur fait brâmer le renne,
Qu'à surpris leur blanc tourbillon . .

Filles des pâles avalanches,
Leur froid baiser donne la mort.
L'hiver a ses abeilles blanches
Et l'été ses abeilles d'or.

Les neiges ont aussi leur reine,
Leur reine au profil argenté,
Dans la nuit glacée et sereine
Baignant sa froide nudité.

UNIVERSITAS BRI... BIBLIOTHECA

Sa ruche est au delà des pôles,
Sous les cieux du Nord étoilés.
On voit vibrer à ses épaules
Deux rayons de lune gelés.

Sous son manteau tissé de givre,
Voilà déjà plus de mille ans
Que son cœur a cessé de vivre
Et que ses yeux éteints sont blancs.

La neige autour d'elle immobile
Sous un ciel morne et sans frissons
Monte, resplendit et s'effile
En stalactites de glaçons ;

Et sur cette blancheur spectrale,
Effrayante immobilité,
Règne une aurore boréale;
Rouge de toute éternité.

Debout dans la rougeur immense,
Voilà trois mille ans qu'elle est là,
Gardant dans l'éternel silence
Le secret blanc qui la gela.

Reine des pâles avalanches,
C'est la Vierge auguste du Nord.
L'hiver a ses abeilles blanches
Et l'été ses abeilles d'or.

La reine au loin parfois voyage.
Un traîneau doublé de frimats
L emporte au dessus d'un nuage
A travers de meilleurs climats.

Comme un point au milieu des nues,
On voit filer au ciel neigeux,
Au dessus des troupeaux de grues,
La reine et son traîneau brumeux.

Les vieux loups assis dans la neige,
Hurlent au coin du bois désert
Et les corbeaux lui font cortège,
Criant la faim, criant l'hiver.

Elle, impassible et dédaigneuse,
Passe entre ses blancs bataillons ;
Il gêle et la lune frileuse
Lui tisse un manteau de rayons.

A travers le vent, les bourrasques
Elle va de ses doigts gelés
Cueillir les grandes fleurs fantasques,
Dont les carreaux sont étoilés.

Aux vieux vitraux teintés d'opale
On voit, impassible et sans bruit,
Son auréole et son front pâle
Rayonner et croître à minuit.

L'enfant couché dans la mansarde,
Transi de peur entre ses draps,
Croit que la reine le regarde.
Elle ne le voit même pas.

Elle est là-bas dans la Norwège,
Là-bas, bien au délà des mers,
Dans l'éternel palais de Neige,
Où dorment les futurs hivers.

LES ZINGARIS

A JEAN RICHEPIN

Par la forêt et la ravine,
La lèvre rouge et les fronts bruns
Les zingaris, fils des vieux Huns,
Vont chevauchant, tribu divine.

Ils ouvrent au vent leur narine
Et mordent aux fruits des nerpruns,
Qui saignent, et les grands parfums
Des bois imprègnent leur poitrine.

Drapés dans des manteaux déteints,
Et la peau couleur de gratins,
Ils vont vers les collines bleues ;

Et l'infini des monts lointains,
De l'espace immense et des lieues
Emplit leurs grands yeux philistins.

NÉNUPHARS

A THÉOPHILE GAUTIER

Sous leurs feuilles glauques et lisses,
Les blancs nénuphars allemands
Bercent au fond de leur calices
Des contes païens et charmants.

Le groupe enlacé des naïades,
Sous le fleuve entraînant Hylas,
Y chante à travers les ballades,
Divin écho de l'Eurotas.

L'urne crétoise au flanc sonore,
Que l'eau claire emplit d'un sanglot,
Sous son poids fait sombrer encore
Les lotus nageant sur le flot.

Mais, hélas ! par le temps flétries,
Leurs chairs ont pris des tons pâlis.
Mille ans d'amour les ont meurtries.
Les nymphes mortes sont Willis.

Les yeux éteints, la bouche ouverte,
Leurs bras nus sous leur cou ployés,
Leur groupe apparaît sur l'eau verte
Comme une ronde de noyés.

C'est un chœur de mauvais génies,
D'ombre et de suicidés blafards
Qui dans un spasme d'agonies
Valse au-dessus des nénuphars;

Et tout un monde fantastique,
Gnômes et feux follets troublants,
Grouille et chante, où la fable antique
Eût mis des dieux de marbres blancs.

HYMNE DU SOIR

A PAUL DE SAINT-VICTOR

Diane, ô pâle chasseresse,
Le soir, à l'heure où tout s'endort,
Que fais-tu, rêveuse déesse,
Les bras croisés sur ton arc d'or ?

Le soir, au clair miroir des sources,
Où tes nymphes, les bras sanglants,
Mènent baigner, après leurs courses,
Tes meutes de levriers blancs.

Que fais-tu de ton cor d'ivoire,
Déesse, et de ton bleu carquois,
A l'heure, où les lions vont boire,
Aux étangs sacrés dans les bois ?

L'heure est charmante et solennelle.
Une odeur de fauve est dans l'air,
Le tigre rôde et sa prunelle
Met dans l'eau noire un pâle éclair.

Sa voix se traîne rauque et lente...
Tous les instincts des antres sourds
Sont là, rampant dans l'ombre ardente,
Où craquent des pas de velours.

Des biches râlent égorgées
Dans l'ombre, et, sous les nénuphars,
On voit boire à lentes gorgées
Des loups avec des léopards.

Et toi, les bras croisés, farouche,
Tu souris au creux du ravin,
Déesse, et les coins de ta bouche
S'ouvrent, pleins d'un mépris divin.

Les yeux fixés sur tes molosses,
Tu songes aux chiens d'Actéon,
Dépeçant sous leurs crocs féroces
Un cadavre informe et sans nom.

Sous tes paupières abaissées
Des corps meurtris d'adolescents,
Les mains de flèches transpercées,
Montent dans un flot bleu d'encens :

C'est Callisto, vivante encore,
Livrée aux fureurs d'Adonis,
Céphale expirant à l'aurore
Sur le corps neigeux de Procris ;

Dans un cirque ouvert de collines
Les héros, fils de Niobés,
Sous un ciel noir de javelines
Mourant comme des dieux tombés ;

La peste noire au murs de Thébes,
Œdipe errant dans la rougeur
Des soirs et la mort des éphèbes
Sous les traits d'Apollon vengeur.

Non, ton rêve est plus loin encore.
Il est là-bas, dans les hauteurs,
Sur le plateau calme et sonore,
Où sont les tentes des pasteurs.

Comme un aigle errant sur les cimes,
Ta pensée au sommet connu
Voltige au dessus des abîmes
Et caresse un beau pâtre nu.

Diane aime un gardeur de chèvres ;
Un pâtre-roi du Pélion
Te retient, déesse, à ses lèvres
Et ton rêve est Endymion.

LE CYGNE

A MADAME JUDITH GAUTIER

Le cygne est divin, son bec rose
Cache un baiser de Jupiter.
L'Amour fit la métamorphose,
La source a subjugué l'éclair.

Sur l'eau transparente et moirée,
Qu'il fend de son corps radieux,
Léda, de terreur enivrée,
Se livre, obéissante aux dieux.

Son bec est sur sa gorge nue ;
Son col, entre ses bras rampant,
Comme un baiser qui s'insinue,
A des souplesses de serpent.

Le fantôme ébloui d'Hélène,
Que vient d'engendrer sur les flots
Le souffle ardent de leur haleine,
Effleure en planant leurs yeux clos ;

Et, d'Argus voilant la prunelle,
Le bois sacré sur leur rougeur
Répand son ombre solennelle
Et l'ombre du bois sa fraîcheur.

Sur les amours du cygne antique
La source a coulé trois mille ans,
Usant la marche du portique
Où Léda baignait ses pieds blancs ;

Et depuis trois mille ans sans ride,
Dans le miroir du flot glacé,
Le beau corps de la Tyndaride
Resplendit, au cygne enlacé.

PRIMAVERA

A ANDRÉ THEURIET

O jeunesse, ô printemps, ô fille étrange et douce,
Dont le rire éclatant emplissait les grands bois,
Ris-tu, Primavera, toujours comme autrefois
La nuit, dans l'ombre chaude et calme où l'herbe pousse?

Tremblants, à pas furtifs et légers sur la mousse,
Les chevreuils effarés accouraient à ta voix,
Et, folle, tu riais, quand à travers tes doigts
Leurs dents courtes mordaient ta peau blanche de rousse.

Leurs bruns et clairs regards, où tes grands yeux païens
Se miraient, rayonnaient dans l'ombre auprès des tiens;
Sur les roseaux froissés l'eau s'égrenait en perles

Et sous les chênes verts, par la lune argentés,
J'errais seul avec toi par les sentiers hantés
Des fauves, jusqu'à l'heure où s'éveillent les merles.

SOUS BOIS

A VICTOR HUGO

I

Les prés ont reverdi, l'Aurore,
Au fond des grands bois rajeunis,
Pour nous vient de renaître encore
Dans le gai bruissement des nids.

Comme un jeune dieu qui s'éveille,
Ivre de lumière et d'air pur,
L'Aurore est là qui rit, vermeille,
Les pieds baignés d'ombre et d'azur.

Dans l'herbe un bleu tourbillon d'ailes,
De mésanges, de papillons,
Monte à ses lèvres immortelles,
Dont les rires sont des rayons.

Dans les parfums, dans les murmures,
La fleur, cet astre du hallier,
S'allume au fond vert des ramures,
Piquant d'or l'ombre du sentier.

La chèvre au penchant des ravines
S'arrête, tréssaillante au vent...
Sous la rougeur des aubépines
Monte le rut âpre, énervant...

Tout aime, une âcre odeur de sève
Enivre l'ombre, où mille voix
Jasent, raillant Avril qui rêve,
Grisé d'amour au fond des bois.

C'est le moment, où le troëne
Raconte aux roseaux, ces bavards,
Le sénil amour de Silène
Et le crime des nénuphars...

Des bras nus, des blanches épaules,
Sourires de l'ombre éclatants,
Rayonnent au travers des saules...
Salut Avril, c'est le printemps...!

Saison charmante, où sous les aulnes
Lycoris auprès de Gallus,
Voyait tourner des pieds de faunes,
Le soir dans la brume entrevus !

O viens, l'heure est propice et chère,
Tandis qu'ébloui de clarté,
Avril debout dans la clairière
Rit à sa fauve nudité,

Viens dans les bois, où l'ombre est douce,
Près de la source au flot menteur,
Nous déroberons sur la mousse
La flûte de Pan l'enchanteur,

La flûte à sept trous, que Virgile
Trouva sur l'Hémus autrefois,
Et nous en ferons une idylle...
O viens avec moi dans les bois.

SOUS BOIS

A VICTOR HUGO

II

Près de la source, où sous les aulnes,
Baignant leurs tiges dans l'azur,
Le nénuphar et les lys jaunes
Tachent d'or clair le bois obscur,

Mes yeux dans l'ombre ont vu Néère,
Debout au milieu du cresson,
Qui trempait son pied dans l'eau claire
Et j'en ai fait une chanson.

Chaque vers est fait d'un cythise
Alterné d'un bleu liseron...
Et chaque rime une sottise,
L'Amour qui chante étant poltron.

Pour en composer le poême
J'ai pris conseil des roseaux verts
Et le moineau franc, ce bohême
Ailé, m'a bien dicté trois vers...

Le rythme en est le bruit de chaînes,
Que ses yeux noirs m'ont mis au cœur.
Pour maîtres j'ai pris les vieux chênes,
Pour juge l'écho, ce moqueur.

La neige du ravin, les mûres
M'ont fourni les comparaisons,
Aux grands bois, où tout est murmures,
Les rêves ailés sont chansons.

Et c'est en somme un gai poême,
Dont un seul mot fait tout le fonds,
Car le premier vers est : « Je t'aime ! »
Et le dernier vers est : « Aimons ! »

SOUS BOIS

A VICTOR HUGO

III

O viens au bord des cressonnières,
Avril a pris son clair essor,
Et l'Amour au fond des clairières
Sourit, armé de son arc d'or.

Viens, dans la grande forêt fée,
Eveiller les dieux d'autrefois...
Tu dis m'aimer, je suis Orphée.
L'idylle rit au fond des bois.

Viens, la forêt a son mystère,
Que Pan veut en vain nous céler,
Si le dieu lui dit de se taire,
Notre amour la fera parler.

Oui je veux, la main dans la tienne,
Interroger, cheveux au vent,
L'ombre des bois, cette païenne,
Le vert taillis, ce flot mouvant.

Je veux demander à la source :
« Folle, qu'as-tu donc fait d'Hylas ? »
Au torrent le but de sa course,
Aux joncs velus le roi Midas.

Nous serons ivres, fous, bohêmes,
Comme une bande d'écoliers,
Pillant à deux mains les poèmes
Et les roses dans les halliers.

Je veux, la bouche sur ta bouche,
T'aimer le long des chemins creux,
A rendre le faune farouche
Et le nénuphar amoureux...

O la course enivrante et folle !
Saisir aux lèvres la chanson,
L'odeur au fond de la corolle
Et l'idylle au creux du buisson ;

Sous le toit croûlant des ramures,
Faire au long bruit de ses baisers,
Rire aux éclats les sources pures,
Et les chênes scandalisés !

Pourquoi rougir, enfant ! Virgile
Chanta bien Philis et Chloé.
Viens, je serai le beau Mnasyle
Et toi la nymphe Lalagé.

BOHEME IDYLLE

A JEAN RICHEPIN

Au vieux rebord de la muraille,
Où croissent les œillets poivrés,
Les bras sur sa cruche de grés,
Thyrra s'est assise et me raille.

« O le grand nigaud qui travaille,
« Au lieu de courir par les prés, »
M'a dit la fille aux yeux dorés,
La fille aux cheveux couleur paille.

« Les gars aimants et vigoureux
« Sont les bandits au ventre creux. »
Et, charmante et dépoitraillée,

Me montrant le nu de sa peau,
Thyrra, rose sous la feuillée,
M'a lancé dans l'ombre un couteau.

LE FAUNE

A THÉODORE DE BANVILLE

I

LE SOMMEIL

I

Un faune était, cynique et fauve,
Vivant effroi du bois obscur,
Prenant la forêt pour alcôve,
Et de l'ombre indignant l'azur.

Il n'était source, ni fontaine,
Où l'on ne vit son front cornu
Rôder, errer, toujours en peine,
D'un bras de femme ou d'un pied nu.

Ses yeux ardents de convoitise
La nuit, le jour, au fond des bois,
Sous le troëne et le cythise
Guettaient la dryade aux abois.

Sa conduite en Juillet infâme
Était le scandale d'Avril,
Traitant l'herbe des bois en femme,
Mettant jusqu'aux fleurs en péril.

Diane avait senti son souffle
Effleurer son épaule un soir ;
Bref ce faune était un marouffle
Malappris, grossier et fort noir.

Un matin que, vautré dans l'herbe,
Auprès de sa flûte à sept trous,
Le demi dieu ronflait superbe,
Des perles d'eau dans son poil roux,

Trois nymphes, filles du vieux Rhône
Passant au fond du bois païen,
Surprirent le sommeil du faune
Et reconnurent le vaurien.

Tremblante, le doigt sur la bouche,
Les yeux pleins de mauvais desseins,
Chacune s'arrêta, farouche ;
Un blanc courroux gonflait leurs seins.

Néère parle la première :
« Vengeons-nous, tressons des liens
« D'écorce de hêtre et de lierre,
« Puis, chargé de nœuds gordiens,

« Dans la source au courant rapide,
« Où le pied s'écorche au cailloux,
« Poussons-le, traînons-le livide,
« En le fouettant avec des houx...

« Qu'il trébuche et pleure, qu'il saigne
« Que la verge entame son flanc !
« Je veux que l'onde où je me baigne,
« Soit rouge et trouble de son sang...

« Que la rougeur au front lui monte...
« De rage et d'angoisse étouffant,
« Qu'il en pleure et rugisse... ô honte !
« Fustigé par des mains d'enfant,

« Par des nymphes... sur une route,
« Comme un ilote ivre et voleur,
« Sous les yeux du bois qui l'écoute,
« Et rit dans l'ombre à sa douleur !

— « Votre conseil est bon, Néère,
« Mais le dieu serait le plus fort
« Et malheur à la téméraire,
« Qu'il saisirait dans son transport.

« Un songe ailé nous favorise.
« Pourquoi provoquer son réveil ?
« Mettons à profit la surprise,
« Où nous l'a livré le sommeil

« Le faune est là, fauve et superbe,
« Les reins velus, les bras nerveux !
« Qu'il s'éveille affreux, glabre, imberbe,
« Rasons sa barbe et ses cheveux !

« Qu'il en fasse peur à Silène,
« Qu'il soit pelé, ras et tondu,
« Hideux à faire perdre haleine
« Le soir au zéphir éperdu...

« Que partout, où fuira sa course,
« L'insulte l'accueille en chemin,
« La nuit, au miroir de la source,
« Le jour, au creux vert du ravin.

« Que, poursuivi par les murmures
« Des Satyres et du dieu Pan,
« Sur son front ras et noir de mûres
« Coulent des larmes d'œgipan ? »

Et les deux nymphes sous les saules,
Les yeux de vengeance éclatants,
Des perles d'eau sur leurs épaules,
Souriaient et montraient les dents,

Alors, ouvrant dans le feuillage
Ses grands yeux de biche aux abois,
Daphné, la nymphe au doux visage,
Dit aux deux autres à mi-voix :

« Mes sœurs, pourquoi chercher la lutte,
« Si le Faune allait s'éveiller,
« Croyez-moi, prenons lui sa flûte
« Vous l'entendrez d'ici crier! »

LE FAUNE

A THÉODORE DE BANVILLE

II

LE RÉVEIL

Cependant dans le bois nocturne,
Saisi par le froid du matin,
Le dieu rêveur et taciturne
S'éveille et regarde incertain.

Souriant encore à son rêve
Rempli de blanches nudités,
Le faune amoureux se soulève
En baillant aux réalités.

Le faune est devenu livide.
D'un bond debout dans le ravin,
Le cou tendu, la lèvre avide,
Il n'en croit pas son œil divin...

Hier encor dans l'herbe humide
Il l'avait posé de sa main
Au bord de l'eau ; la place est vide...
On t'a pris ta flûte, o Sylvain !

Il est là courroucé, tragique,
Tordant aux froids baisers de l'air
La maigreur de son torse antique
Et les poils dorés de sa chair...

Le courroux gonfle sa narine :
Les doigts écartés de stupeur,
Il souffle à grand bruit ; sa poitrine
Gronde et le bois obscur a peur.

Tout à coup de son œil sauvage
Des larmes coulent à longs flots,
Et, les deux mains sur son visage,
Le Satyre éclate en sanglots.

« O ma flûte, ô ma douce amie,
« Que j'avais d'écorce des bois
« Sculptée, où j'avais mis ma vie,
« Mon souffle, mon rêve et ma voix !

« On t'a dérobée à ton maître,
« D'autres baisent le bois léger,
« Où les soirs, à l'ombre du hêtre,
« Mes doigts aimaient à voltiger ;

« Les soirs, ô ma douce compagne,
« Où, tous deux au creux du vallon,
« Nous retardions sur la montagne
« Le retour du char d'Apollon.

« A minuit, la pâle déesse
« Aimait au ciel à s'arrêter
« Pour t'écouter, ô ma maîtresse,
« Sous mes lèvres rire et chanter !

« Les nuits d'Avril dans la clairière,
« Où, sous la lune aux bleus frissons,
« Les nymphes, en ronds de lumière,
« Dansaient au bruit de tes chansons.

« Moi le dieu songeur et maussade,
« On m'aimait à cause de toi.
« Quand tu résonnais, la naïade
« Osait lever les yeux sur moi.

« Toi seule avais su me comprendre,
« Tu ne raillais pas ma laideur
« Et je n'ai pas su te défendre
« Contre l'infâme maraudeur.

« Près de moi, dans l'herbe mouillée
« Tu reposais, prête à causer
« Et l'on t'a prise ensommeillée,
« Chaude encore de mon baiser.

« Quelque dieu jaloux par envie
« T'aura brisée ! o sort cruel ;
« La vie avec toi m'est ravie,
« Je n'avais que toi sous le ciel. »

Il pleura longtemps en silence,
Les larmes filtraient dans ses doigts,
Puis, quand revint le soir immense
Le dieu s'enfonça dans les bois.

Pendant trois nuits, au clair de lune,
Il erra sur les monts connus,
Interrogeant la forêt brune
Et l'écho des rochers émus.

Ses larmes tombaient sur la route
Et dans l'ombre du bois sacré
Des sources pleuraient goutte à goutte
Où le dieu Pan avait pleuré.

Le sommet neigeux de l'Hymette
Fut le dernier, où retentit
Sa plainte et, pleurant sa défaite,
Le satyre au loin se perdit.

Le bois devint tragique, austère ;
L'Amour de sa fuite attristé
Vida tout son carquois à terre
Et quitta le bois déserté.

Plus de surprises, d'embuscades,
Embuches en fleurs du printemps,
Pudiques effrois des naïades,
Sourires de l'ombre irritants !

Les nuits, au bord de la fontaine
Plus de flûte au son grave et pur,
Montant sous la lune sereine
Comme un vol d'oiseau dans l'azur !

Les autres faunes s'en allèrent,
Le bois tomba dans l'abandon,
Les nymphes seules demeurèrent,
Tristes, implorant Cupidon.

Le bois païen devint mystique.
Le temps, cet autre dieu menteur,
Fit du faune une fable antique...
L'ombre avait perdu son chanteur.

SONNETS D'ANTAN

CHANSON D'AVRIL

A ARMAND SILVESTRE

Avril et ses claires fanfares
Sonnent par les cieux infinis.
Fermons les bouquins racornis:
Les pommiers ont leurs givres rares.

Au son grelottant des guitares,
Répondant à l'appel des nids,
Les belles au bois rajeunis
Vont, errant en vertes simarres.

La ribambelle ensoleillée
Des papillons s'est réveillée,
Leur vol emplit les chemins creux.

Suivons leur troupe aventureuse,
Viens et demain, mon amoureuse,
Nous reviendrons suivis par eux.

LE BON FILS

A LÉON CLADEL

La chambre était royale... une tapisserie
Maure y flambait aux murs et sept branches de fer
Y brûlaient, allumant dans un sanglant éclair
Un coffre syriaque en lourde orfévrerie.

Dans l'ombre un chien ronflait, et sur la broderie
Le Génois inclinant son beau profil amer
Songeait, les yeux fixés sur le coffret d'or clair,
Aux sûrs et prompts trépas des vieux rois de Syrie.

Ascagne était dauphin, obscur et dédaigné ;
Il trouva que son père avait assez régné,
Qu'un parricide en somme est moins épouvantable,

Quand le crime est sans preuve et l'auteur sans soupçon :
Et, choisissant un style encor bleu de poison,
Le bon fils en piqua le sloughi sous la table.

CHANSON D'AUTOMNE

A ARMAND SILVESTRE

L'automne ensanglante les haies,
Où meurt le dernier liseron,
Et crie : au bois le bûcheron.
Viens avec moi sous les futaies.

Les rêves y dansent en rond,
Nous cueillerons les rouges baies,
Dont l'âpre baiser fait des plaies,
Que nos chauds baisers guériront.

Les feuilles d'orme et d'érables
Avec les vœux des misérables
Neigent rouges dans un ciel d'or.

Nous, sur les saignantes jonchées
Des vœux et des feuilles séchées,
Vivons en nous aimant encor.



ÉPILOGUE

A MON ONCLE ET AMI ALEXANDRE MULAT

Novembre, il pleut : la terre est grasse.
Le chemin des bois détrempé
Enfonce et les bœufs, tête basse,
Le dos courbé,
Vont traînant leur démarche lasse
Entre les tas de bois tombé.

Sous un ciel gris et fin d'automne,
Encor plein d'eau,
Un vieux bouvier les aiguillonne
Et son chapeau
De feutre vole et tourbillonne
Avec le vent dans son manteau...

Voici l'hiver et la misère
Homme des champs !
L'or des genêts dans la clairière
S'égrène aux vents,
L'averse tombe et dans l'ornière
Pâtre et troupeau s'en vont geignants...

Novembre, les fleurs disparues...
Les ciels brumeux,
Les sources, par la pluie accrues,
Où les grands bœufs,
Plus lourds qu'attelés aux charrues,
Vont traînant leurs sabots bourbeux.

Le cri des oiseaux de passage
Dans la rougeur
Des soirs et les bois sans feuillage,
Où le songeur
Regarde attendri le nuage
S'enfuir, éternel voyageur...

Les bois sont tristes en automne
Comme un départ.
Un glas irrévocable y sonne
Qui dit « Trop tard »
Et dans la feuille qui frissonne
C'est notre cœur qui tombe et part...

Pourtant le charme ancien m'attire
Au fond des bois...
Est-ce une flûte qui soupire ?
Est-ce une voix ?
Ou l'âpre espoir d'y voir sourire
Nos défunts amours d'autrefois !

SONNETS MORNES

UMBRA



LE CRAPAUD

A CHARLES BAUDELAIRE

Comme un crapaud blessé, qu'un ruisseau d'azur lave,
Dans une source obscure accroupi, l'œil sanglant,
Mon cœur, mon triste cœur embusqué sous mon flanc,
Saigne au fond de mon être, où son pus crève et bave.

D'heure en heure éclatant, sa plainte rauque et grave
Déchire le silence et râcle en s'étranglant :
Morne, il tend au courant glacé l'or purulent
De sa plaie et maudit son poids, lugubre entrave.

Heureux l'homme hardi, qui, d'un poing vigoureux
Plongeant dans sa poitrine, y prend flasque et séreux
Le sinistre reptile et dans ses doigts l'écrase.

De son âme embourbée il nettoiera la vase
Et le calme emplira son côté vide et creux,
Comme une eau claire et froide emplit l'or d'un beau vase.

LE PUITS QUI CHANTE

A CHARLES BAUDELAIRE

Las de trouver au gîte une femme méchante,
Les soirs, quand il rentrait harassé du labour,
Il allait, le pauvre homme, à pas lents dans sa cour
S'asseoir au large bord dallé du puits qui chante.

Le front calme, attentif à la chanson touchante
Des rêves éclipsés et des heures d'amour,
Le pauvre homme attendri venait là chaque jour
Pris aux voix du passé, dont l'écho seul enchante.

Il y vint tant de fois que l'aube à son retour
Un matin l'y trouva mort. Admirant son zèle
Et l'exemple nouveau d'un trépas si fidèle,

J'avais pris dans mes mains cet humble front trop lourd,
Quand sa femme accourue au bord de la margelle,
Me dit : « Ne pleurez pas, le pauvre homme était sourd. »

AMOR

A CHARLES BAUDELAIRE

C'était par un ciel tiède et morne, à l'horizon
De vastes champs de blé mettaient un trait d'or jaune;
Amor, enfant précoce aux yeux cruels de faune,
M'apparut les bras nus, armé pour la moisson.

Appuyé sur sa faux limpide au bleu frisson
D'acier, il souriait au pied moussu d'un aulne,
Et, méprisant de loin la rouge et calme zône
Des épis murmurant leur ardente chanson,

« Viens, dit-il, je t'emmène, » et là, parmi les fanges
D'un cloaque étoilé de larges floraisons,
Fleurs des rêves maudits et des désirs étranges,

Le Faucheur m'a dit : « Prends et mange », et sans soupçons
Dans les marais d'Amor, hanté des mauvais anges,
J'ai cueilli les lys noirs et j'ai bu les poisons.

LUNAIRES



SIX LUNATIQUES ET SEPT LUNAIRES

« Tu aimeras ce que j'aime et ce qui
« m'aime : l'eau, les nuages, le silence,
« la nuit, la mer immense et verte,
« l'eau informe et multiforme, le lieu
« où tu ne seras pas, l'amant que tu ne
« connaîtras pas, les fleurs monstrueuses,
« les parfums qui troublent la volonté,
« les chats qui se pâment sur les pianos
« et qui gémissent comme les femmes,
« d'une voix rauque et douce. »

(Les Bienfaits de la lune). — BAUDELAIRE.

LUNAIRE

A MADAME JUDITH GAUTIER

Les baisers du clair de lune
Font vibrer dans la nuit brune
Les nains sculptés du beffroi,

Et sur la laideur des masques
Le baiser limpide et froid
Fait pleurer, sinistre effroi,
L'œil effrayant des tarasques.

Les pieds rivés au granit,
Où le destin les condamne,
De leur aile au vent qui plane
Elles battent l'infini,

Et le parapet jauni
Reçoit leurs larmes amères,
Pleurs étoilés de chimères.

LUNATIQUE

A CHARLES BAUDELAIRE

I

Dans la brume errante et confuse
Le vieil étang et son écluse
Baignent, envahis de blancheur.

Il pleut et sur la berge humide,
Où rôde à midi le pêcheur,
S'exhale une étrange fraîcheur
De boue odorante et fétide.

Dans la nuit à peine ébauchés,
Un long rideau de roseaux semble
Là bas, au ras de l'eau qui tremble,
Un bataillon d'hommes couchés,

Et sur tous ces torses penchés,
Comme une femme, entre les nues
La lune émerge, épaules nues.

LUNAIRE

A MADAME JUDITH GAUTIER

Les neiges du clair de lune
Tombent, argentant la dune
Et la lande en fleurs d'Arvor,

Et parmi les digitales,
Les bras nus et cerclés d'or,
Hécaté bondit encor
Au bruit rythmé des crotales.

Rayonnante et les yeux fous,
Elle effleure la bruyère
En renversant en arrière
Le poids de ses cheveux roux

Et le parfum âpre et doux
De sa tunique entr'ouverte
Emplit la grève déserte.

LUNATIQUE

A UN LUNATIQUE

II

Sur la vieille ville assoupie,
Comme un chat pécheur, accroupie
Au bord du détroit, clair miroir,

La lune au balcon des nuages
Se penche, emplissant le ciel noir,
Les quais, le port et le musoir
De rêves et de bleus mirages

Au bord des toits d'un gris changeant,
Aux pignons des maisons ventrues,
Elle accroche, à l'angle des rues,
Les nudités, dans l'air nageant,

Et dans un bain de vif argent
Egrène au loin des pirouettes
De lutins et de girouettes.

LUNAIRE

A MADAME JUDITH GAUTIER

Les flûtes du clair de lune
Emplissent la forêt brune
De leurs accords infinis,

Et, dans l'herbe lumineuse,
Au fond des bois rajeunis,
Avril, ce faiseur de nids,
Ecoute au pied de l'yeuse.

Les yeux fixés au ciel pur,
Il accorde aussi sa flûte
Et sa chanson monte et lutte
Avec le limpide azur ;

Et, sous le taillis obscur,
Les cloches des primevères
Tintent de leurs voix de verres.

LUNATIQUE

A EDGARD POE

III

Dans l'herbe folle et l'ortie,
La paupière appesantie,
Rôde un chat maigre au poil roux.

Le mur dans l'ombre blafarde,
Où s'entrechoquent des houx,
Se crevasse et par les trous
La lune errante regarde.

Le chat maigre en s'étirant
De sa voix traînante et rauque
Miaule, et dans son œil glauque
S'allume un feu transparent,

Mirage, où, spectre enivrant,
On voit danser toute nue
Hécate, au ciel inconnue.

LUNAIRE

A MADAME JUDITH GAUTIER

Les spectres du clair de lune
Par essaims, dans la nuit brune
Galopent au son du cor.

La macabre cavalcade,
Dans l'ombre emportant Lénor
Qui râle, au ciel hurle encor
Dans les pleurs de la ballade.

A l'horizon nébuleux
On entend rugir la ronde,
Et les chiens de dame Habonde,
Hécate aux temps fabuleux,

Et Falkembourg aux poils bleus
Mène encor parmi l'avoine
La chasse errante du moine.

LUNATIQUE

A EDMOND DE GONCOURT

La demeure humide et noire
Est close, un reflet de moire
Baigne le perron désert

Et du sommet des grands hêtres
Des paons tout blancs, essaim clair,
Calmes s'abattant dans l'air,
Tombent au bord des fenêtres...

Dans leur suaire argenté
On dirait un troupeau d'âmes,
Ames d'implorantes femmes
Autour d'un logis hanté

Et le vieux parc enchanté
Est plein de frissons de soie
Et de satin qu'on déploie.

LUNAIRE

A MADAME JUDITH GAUTIER

Les refrains du clair de lune
De Burgos à Pampelune
Dansent au ciel espagnol ;

Et de Séville à Grenade,
S'éveillant au ras du sol,
Monte, implorant rossignol,
L'implorante sérénade.

Au fond des vieux Alhambras,
Sous les vagues sycomores,
L'ombre errante des rois Mores
Rêve aux brunes sénoras

Et dans un ciel d'opéras
La lune jaune, en mantille,
Dore les monts de Castille.

LUNATIQUE

A GUSTAVE FLAUBERT

La lune est couleur de cuivre,
Le cerf, qu'on entend poursuivre
Au fond des cieux agrandis,

Brame, et dans l'enclos sinistre
Des lépreux jadis maudits,
Sur les tombeaux refroidis,
Ronfle un bruit rageur de sistre.

Dans un grand vase d'Hébron,
L'œil rêveur et satanique,
Une femme sans tunique
Fait bouillir l'eau du Cédron,

Et dans l'ombre du chaudron
Monte en reflets d'améthyste
Le sang de Saint Jean Baptiste.

LUNAIRE

A MADAME JUDITH GAUTIER

Les rêves du clair de lune,
Frimats blancs dans la nuit brune,
Neigent au bord de la mer.

Sous la falaise, qu'assiège
Un sinistre vent d'hiver,
L'écume éparse dans l'air
Se méle aux flocons de neige.

Au pied des rocs descellés
Des plaintes et des cris vagues
Montent dans l'ombre et les vagues,
Au sanglot des vents mêlés,

Et blèmes, échevelés,
Des fronts implorants de femmes
Tournoient au loin sur les lames.

LUNATIQUE

A THÉOPHILE GAUTIER

La lune au fond des quinconces
Erre, illuminant les ronces
Du parc, illustre endormi,

Et le bassin des Rocailles,
Où rôde un reflet ami,
Songe, dans l'ombre à demi
Plongé, de l'ancien Versailles.

Fille et sœur des dieux augustes,
La lune, en domino blanc,
Glisse et d'un baiser tremblant
Effleure en passant les bustes

Et, sur un rythme très lent,
Au loin sur les gazons jaunes
Tourne une ronde de faunes.

LUNAIRE

A MADAME JUDITH GAUTIER

Les cygnes du clair de lune
Vont glissant dans la nuit brune
Sur le ciel, étang d'argent.

Sur le flot givré des nues
Les cygnes vont surnageant
Et leur plumage changeant
Miroite aux cimes connues.

Sur la chaîne à l'horizon
Des sommets de Thessalie
Leur duvet, neige pâlie,
Tombe et blanchit le gazon

Et, dans l'ombre au bleu frisson,
Le pâtre errant de la Grèce
Voit fuir un char de déesse.



TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE : *Chanteur errant des bois, poëte ceint d'étoiles....* 7

LE PAYS DES FÉES

Le Pays des fées 11
Diane 12
Hérodiade 13
Dame Habonde 14
Viviane 15
Tiphaine 16
Oriane 17
Mélusine 18
Urgèle 19
Morgane 20
Le Pays des nixes : Rheingold. 21

SONNETS MORNES 23

Aurum
- *Le Ciboire.* 25
- *Stérilité* 26
- *La Coupe* 27

LA FORÊT BLEUE

PROLOGUE : *Un charme étrange et doux m'attire* 31

SONNETS BOHÊMES : *Au manche usé de ma guitare* 39
Un peu de musique 40
Toi qui sais reprendre une pomme 41

La Rencontre 43
Hylas, sonnet 52
Clair de Lune 53
Chanson de Minuit 57
Griseldis 60
La grande Maude, sonnet 63
Gelée d'Avril 64
La mort des Lys 67
Jardin d'Hiver 69
Les Nymphes, sonnet 71
Les Elfes 72

LA HALTE 75
I. La Montée au château 77
II. Ce qu'on dit dans la Tour : L'idole, sonnet 80
Broceliande 81
Le Hanap, sonnet 94
III. Il passe un bohémien 95

Les Neiges 100
Les Zingaris, sonnet 105
Nénuphars 106
Hymne du soir 108
Le Cygne 112
Primavera, sonnet 114

Sous bois I 115
Sous bois II 118
Sous bois III 120
Bohême idylle, sonnet 123
Le Faune : I. Le sommeil 124
II. Le réveil 126

SONNETS D'ANTAN 135
Chanson d'Avril 137
Le bon Fils 138
Chanson d'Automne 139

EPILOGUE : *Novembre, il pleut, la terre est grasse* 141

SONNETS MORNES 143
Umbra — *Le Crapaud* 145
Le Puits qui chante 146
Amor 147

LUNAIRES

I. Les baisers du clair de lune 151
II. Dans la brume errante et confuse 152
III. Les neiges du clair de lune 153
IV. Sur la vieille ville assoupie 154
V. Les flûtes du clair de lune 155
VI. Dans l'herbe folle et l'ortie 156
VII. Les spectres du clair de cuivre 157
VIII. La demeure humide et noire 158
IX. Les refrains du clair de lune 159
X. Le ciel est couleur de cuivre 160
XI. Les rêves du clair de lune 161
XII. La lune au fond de quinconces 162
XIII. Les cygnes du clair de lune 163

HAVRE. — IMPRIMERIE DU COMMERCE, 3, RUE DE LA BOURSE.

Extrait du règlement.

Le dépassement du délai réglementaire de restitution entraîne la perception de 5 francs par volume, quelle que soit la durée du dépassement.

Si, cependant, une carte de rappel a dû être adressée au retardataire, l'amende à percevoir sera de 20 francs par volume.

Uittreksel van het reglement.

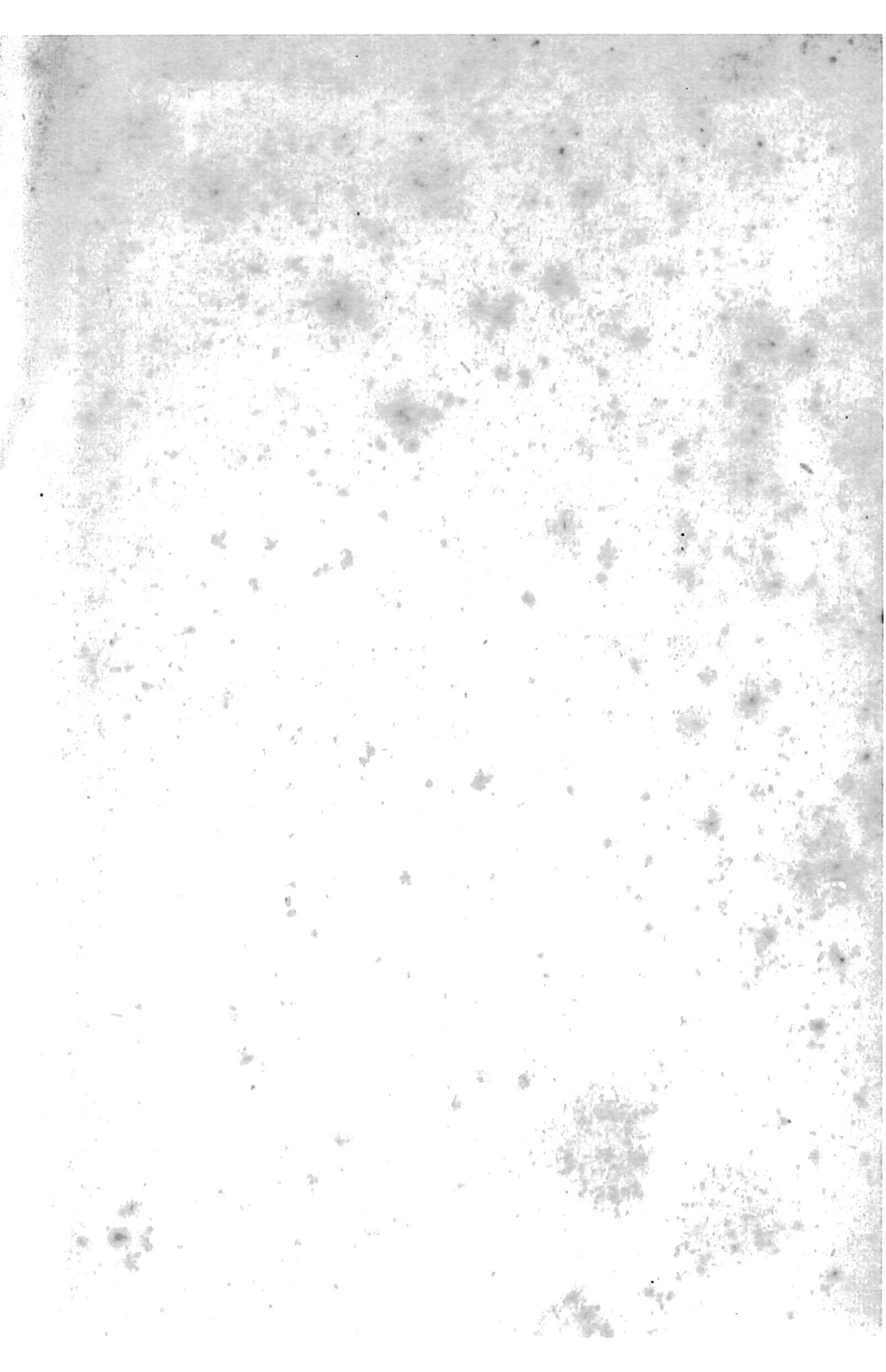
Indien de termijn vastgesteld voor de teruggave van een boek niet wordt in acht genomen zal een boete van 5 frank per deel worden geëist welke ook de duur van de overtreding is.

Werd de vastgestelde termijn in zulke mate overschreden dat men de nalatige lezer een vermaning heeft moeten zenden dan wordt de boete op 20 frank per deel gebracht.

14 JUIL 1969

21 NOV. 1975

14 DEC. 2005



EN VENTE

DU MÊME AUTEUR

LE SANG DES DIEUX

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

Volumes in-18 jésus, imprimés sur beau papier vélin.
Chaque Volume, 3 fr.

CHARLES ASSELINEAU.	*Charles Baudelaire, sa vie et son œuvre*, joli vol. in-18 jésus, orné de 5 portr. grav. à l'eau-forte.....	1 vol.
—	*L'Italie et Constantinople*, eau-forte de Célestin Nanteuil.....	1 vol.
ARTHUR DE BOISSIEU..	*Figures contemporaines*, 2e série des *Lettres d'un Passant*.....	1 vol.
HENRI CAZALIS.....	*Henri Regnault, sa vie et son œuvre*, port. à l'eau-forte gravé par M. Blanchard.....	1 vol.
LÉON CLADEL.....	*Mes Paysans. — La Fête votive de saint Bartholomée Porte-Glaive*..	1 vol.
JULES CLARETIE.....	*Journées de Voyage* (Normandie, Midi de la France, Espagne).....	1 vol.
LOUIS COLLAS,.....	*Le Récif des Triagos*.....	1 vol.
ALPHONSE DAUDET...	*Lettres à un Absent* (1870-71).....	1 vol.
—	*Contes du Lundi*.....	1 vol.
DARGENTY.....	*Le Roman d'un Exilé*.....	1 vol.
EMILE DESCHAMPS....	*Œuvres en prose*.....	2 vol.
—	*Théâtre complet*.....	2 vol.
CHARLES GÉRAUD.....	*Le Livre de Jeanne*.....	1 vol.
THÉOPHILE GAUTIER..	*Ménagerie Intime*.....	1 vol.
CHARLES JOLIET.....	*Le Médecin des Dames*.....	1 vol.
.....	*Les Prussiens en Alsace*.....	1 vol.
.....	*La Ligue d'Alsace*.....	1 vol.
LAURENT PICHAT.....	*Commentaires de la Vie*.....	1 vol
CATULLE MENDÈS....	*Histoires d'Amour*.....	1 vol.
JUDITH MENDÈS.....	*Le Dragon impérial*.....	1 vol.

Havre. — Imprimerie du Commerce, 3, rue de la Bourse.

843.8
I 893 f